Ministère Adventiste L'ANCIEN

Une revue trimestrielle pour les anciens d'église locale

Sola Scriptura
La Bible, unique règle de foi et de conduite

Sola fide
La justification ne s'obtient que par la foi

Sola gratia
Sauvés que par la grâce

Solus Christus
Un seul médiateur : Jésus-Christ

Soli Deo Gloria
Et tout pour la gloire de Dieu

Héritiers de la Réforme

Sommaire

Sections

4 En perspective
Jorge L. Rodríguez

4 Éditorial
Israel Leito

16 Ce que je lis...

Articles

6 Martin Luther : Le moine qui trouva la paix
Juan Fernando Sánchez

9 «*Sola Scriptura*»
J. Vladimir Polanco

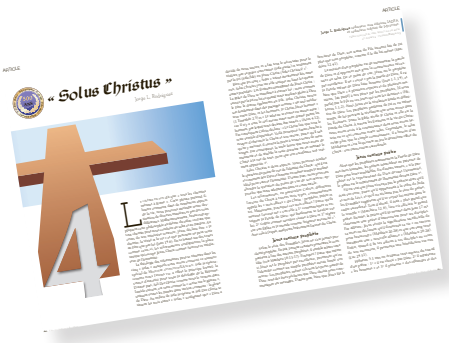
13 «*Sola fide*»
Pablo Partida Gómez

18 «*Sola gratia*»
Abner F. Hernández

20 «*Solus Christus*»
Jorge L. Rodríguez

24 «*Soli Deo gloria*»
Héctor Martín

26 Héritiers de la Réforme
Francesc X. Gelabert



Édition jointe de
Ministère Adventiste
ANS 7-Nº 3
L'Ancien / JANVIER-MARS 2018
Numéro 89

Association pastorale de la Conférence générale de l'Église adventiste du septième jour Division interaméricaine
8100 SW 117 Avenue
Miami, Floride 33183
États-Unis d'Amérique
Tél. +1 (305) 403 4644

SECRÉTAIRES DE L'ASSOCIATION PASTORALE
Jerry N. Page / Jonas Arrais
Héctor Sánchez

COLLABORATEURS SPÉCIAUX
Robert Costa, Willie Hucks II, Dereck Morris, Janet Page

CONSULTANTS DE DIVISIONS
Division de l'Afrique australe et de l'Océan indien
Jongimpi Papu
Division de l'Afrique du centre-ouest
Magulilo J. Mwakalonge
Division de l'Afrique du centre-est
R. Danforth Francis
Division intereuropéenne
Mario Brito
Division eurasienne
Michel Kaminsky
Division interaméricaine
Héctor Sánchez
Division nord-américaine
Ron Clouzet
Division du Pacifique sud
David Tasker
Division d'Asie du sud
Measapogu Wilson
Division d'Asie-Pacifique nord
Gerald Theodore Du Preez
Division d'Asie-Pacifique du sud
Houtman Sinaga
Division sud-américaine
Bruno Raso
Division trans-européenne
Janos Kovacs-Biro

RÉDACTEUR EN CHEF
Pablo Perla

ÉDITION FRANÇAISE
Dina Albicy

TRADUCTION ET RÉVISION
Annie Henry, Pascale Monachini Francine Schweitzer

MISE EN PAGE
Daniel Medina Goff

Sauf indication contraire, les textes de la Bible sont tirés de la Bible dite à la colombe nouvelle version Segond révisée, © 1978, Société biblique française.
Est aussi citée : la Bible en français courant (BFC), © 1997, Société biblique française.

Les demandes ou modifications d'abonnements devront être adressées au Département de Service clients des éditions IADPA.
2905 NW 87 Avenue
Doral, Floride, 33172, États-Unis.
www.iadpa.org
+1 305 599 0037

Revue imprimée et reliée par
USAMEX, INC.
Imprimé au Mexique
Printed in Mexico

Images
©Istock

Un livre du plus grand intérêt pour tout *dirigeant*

Il expose de façon magistrale
l'origine prophétique de notre Église
et la singularité de notre message
pour la fin des temps.

Obtenez-le aujourd'hui même

dans votre librairie IADPA la plus proche !

IADPA
Bookstore

En perspective

Il est intéressant de voir comment un seul mot peut vouloir dire tant de choses, enrichir et définir un thème. Tel est le cas du mot que les réformateurs protestants utilisèrent pour formuler les cinq principes théologiques fondamentaux de la Réforme protestante : « Sola».

Ce numéro spécial de Ministère adventiste/ l'Ancien est consacré à ces cinq principes : *Sola Scriptura* (La Bible seule), *Sola fide* (par la foi seule), *Sola gratia* (par la grâce seule), *Solus Christus* (par le Christ seul) et Soli Deo gloria (à Dieu seul soit la gloire). Même si aucun de ces articles ne prétend être exhaustif, je sais que leur lecture sera très avantageuse pour les anciens comme pour les pasteurs.

De plus, ce numéro spécial contient deux articles supplémentaires : le premier se concentre sur la personne de Martin Luther et le second analyse les croyances distinctives de l'adventisme à la lumière de la Réforme et répond à la question : les adventistes sont-ils réellement les « héritiers de la Réforme » ?

Avant de conclure cette rubrique, j'aimerais remercier tous ceux qui ont collaboré à ces articles pour que cet ambitieux numéro spécial paraisse, ainsi que le pasteur Vladimir Polanco, pour ses suggestions et idées qui ont enrichi et façonné la revue que vous avez dans les mains. Mais en fin de compte, comme diraient les réformateurs, *Soli Deo gloria* (à Dieu seul soit la gloire).

Jorge L. Rodríguez
Rédacteur adjoint
de Ministère adventiste/l'Ancien

LA RÉFORME : UNE HISTOIRE ÉCRITE DANS LES CIEUX

Israel Leito

Si vous me demandez le nom de mon livre préféré sur la Réforme Protestante, je n'hésiterai pas une seconde à vous répondre : *La tragédie des siècles*, d'Ellen G. White. Bien entendu, elle n'était pas experte en historiographie, mais le récit qu'elle nous en fait est sans aucun doute magistral. Lorsque William C. White, le fils d'Ellen White, présenta le rapport sur les modifications apportées à l'édition de la *Tragédie* publiée en 1911, il dit devant le comité de la Conférence générale : « Ma mère n'a jamais prétendu être une experte en histoire »[1]. Puisque Ellen White n'était pas experte en histoire, où a-t-elle acquis une connaissance aussi approfondie de cet épisode important de l'histoire de l'humanité que fut la Réforme protestante ? Son fils nous aide avec une partie de la réponse : « Quand j'étais petit garçon, je l'entendais lire à mon père l'*Histoire de la réforme* d'Aubigné. Elle lui en lisait beaucoup, si ce n'est la totalité des cinq volumes. Elle lisait également d'autres histoires de la Réforme »[2].

Mais sa version de la Réforme dépendait-elle entièrement du récit des historiens ?

Israel Leito, président de la Division interaméricaine.
Faites-nous part de votre opinion sur cet article
en écrivant à : ministerio@iadpa.org

Si vous lisez un bon livre sur la Réforme, écrit par un bon érudit et chercheur, vous trouverez probablement une analyse, et peut-être même certains des facteurs qui favorisèrent l'émergence de la Réforme protestante. Certaines œuvres mettent l'accent sur les facteurs économiques ; d'autres abordent la question du point de vue culturel ; d'autres se concentrent sur les composantes sociologiques ou religieuses. Enfin, tout livre d'histoire nous donnera une image très humaine de ce que fut la Réforme.

Notre avantage, en lisant *La tragédie des siècles* sur la Réforme, est que nous aurons une image différente de celle trouvée dans tout autre livre. Pourquoi ? Parce qu'Ellen G. White aborde la question d'un point de vue différent. Regardez ce qu'elle dit dans l'introduction du livre : « Grâce à l'illumination du Saint-Esprit, les scènes du conflit séculaire entre le bien et le mal m'ont été présentées. À diverses reprises, il m'a été donné de contempler le déroulement à travers les âges de la joute formidable entre Jésus-Christ, le Prince de la vie, l'Auteur de notre salut, et Satan, le prince du mal, l'auteur du péché, le premier transgresseur de la sainte loi de Dieu »[3].

C'est-à-dire qu'Ellen White nous donnera des informations que nous ne trouverons dans aucun livre d'histoire, parce qu'elle les a reçues directement de Dieu.

Permettez-moi de partager avec vous, chers lecteurs, quelques déclarations que vous ne lirez jamais dans un autre livre :

- « *Écrite dans les cieux*, l'histoire du peuple de Dieu, au cours de cette sombre période, n'occupe que peu de place dans les annales humaines »[4].
- « La Réforme naissante continua d'être *protégée par la divine Providence* »[5].
- « *Le Dieu qui avait assigné* à Wiclef sa tâche, et placé ses paroles dans son cœur, avait veillé sur sa personne, et prolongé sa vie jusqu'à ce que les bases de la grande œuvre de la Réforme soient sûrement jetées »[6].
- « *Une main divine préparait* le chemin à la grande Réforme » (*Ibid.*, p. 98).[7]
- « Martin Luther […], *suscité à son heure* pour réformer l'Église et éclairer le monde, jouant le rôle le plus considérable dans le grand mouvement réformateur. Comme les premiers hérauts de l'Évangile »[8].

Qu'ont en commun toutes ces déclarations ? À travers elles, nous voyons que Dieu fut le grand architecte du mouvement de la Réforme. Il protégea la Réforme naissante ; il choisit les hommes qui réaliseraient l'œuvre ; il « préparait le chemin ». Même la main de Dieu devint évidente dans quelque chose d'aussi banal qu'une bataille. Lorsque les croisés, un groupe expérimenté de combattants bien entraînés et armés, envahirent la Bohême, ils subirent une défaite humiliante par une poignée d'hommes dirigée par Procope. Comment expliquer qu'une petite nation faible ait résisté à l'armée la plus puissante d'Europe ? Ellen White nous donne une explication théologique : « Ces terreurs surnaturelles des envahisseurs révélaient une manifestation de la puissance divine. Celui qui avait précipité l'armée de Pharaon dans la mer Rouge, mis en fuite les troupes de Madian devant Gédéon et ses trois cents hommes, et détruit en une nuit les forces de l'orgueilleux Assyrien, avait de nouveau étendu sa main pour abattre la puissance de l'oppresseur »[9].

Ellen G. White exprima la véritable philosophie de l'histoire dans cette déclaration :

« Dans les annales de l'histoire moderne, la croissance des nations, la grandeur et la décadence des empires semblent dépendre de la volonté et des prouesses des hommes. La tournure des événements paraît relever essentiellement de leur pouvoir, de leur ambition, de leur caprice. Mais dans la Parole de Dieu le rideau est tiré, et nous pouvons voir, au-delà du jeu des intérêts, des pouvoirs, des passions des hommes, la puissance du Dieu miséricordieux accomplissant silencieusement et patiemment ses desseins »[10].

La Réforme ne fut pas un accident de l'histoire. Le travail de ces hommes et de ces femmes consacrés ne fut pas le fruit du hasard ou de simples circonstances historiques. Dieu disposa toutes les conditions sociales, politiques, religieuses et économiques nécessaires pour que le chemin reste dégagé afin de susciter une réforme au sein du christianisme ; une réforme dont la portée arrive jusqu'à nous cinq cents ans plus tard.

Maranatha !

---

1. *Selected Messages* [Messages choisis], vol. 3, Appendice A, p. 473.
2. *Id.*
3. *Tragédie des siècles*, éditions IADPA, Doral, Floride, 2012, « Introduction », p. 13.
4. *Ibid.*, chap. 4, p. 57.
5. *Ibid.*, chap. 5, p. 79.
6. *Ibid.*, p. 84.
7. *Ibid.*, p. 87.
8. *Ibid.*, chap. 7, p. 109.
9. *Ibid.*, chap. 6, p. 106.
10. *Éducation*, éditions IADPA, 2013, chap. 19, p. 153, 154.

MARTIN LUTHER : LE MOINE QUI TROUVA LA PAIX

Juan Fernando Sánchez

Rares sont les vies qui, comme celle de cet homme, illustrent la valeur inestimable de l'individu. Son oœuvre, connue sous le nom de « la Réforme », fut le résultat surprenant de la guerre menée dans son cœur pendant ses années vécues dans l'ordre monastique de saint Augustin. Il est inhabituel qu'une crise si intime, si personnelle, ait des conséquences si considérables. Il est très rare que les problèmes de conscience d'un seul homme finissent par affecter de façon significative le reste de l'humanité, surtout quand ils ont trouvé la solution espérée. Cette dernière est résumée, avec une simplicité sans égale, dans la célèbre Confession d'Augsbourg (1530) : « Les hommes ne peuvent pas être justifiés devant Dieu par leurs propres forces, mérites ou œuvres ; mais ils sont justifiés gratuitement à cause du Christ par la foi »[1].

Rendu fort par Dieu

Luther était un moine au tempérament fougueux et passionné qui le rendait enclin à la polémique et à la confrontation, propensions non sans utilité à la réussite de sa mission. Cette particularité de son caractère fut souvent exploitée par ses ennemis pour diminuer sa crédibilité. Ils attribuèrent de nombreux défauts à Luther. On dit de lui qu'il était intempérant et sensuel, despotique et arrogant. Il fut également accusé d'une prétendue infidélité conjugale. Face à cela, les recherches les plus approfondies brossent de lui un portrait qui, quoiqu'il ne coïncide pas avec celui d'anciens défenseurs, excessivement élogieux, revendique son image comme celle d'une personne au caractère simple et intègre.

Ainsi, le savant jésuite Ricardo García-Villoslada, qui avoue avoir été éduqué avec une mentalité tridentine et qui n'est pas le dernier pour attaquer durement le protestantisme, nous offre un portrait poignant de ce « génie allemand fait chair »[2] :

« Cet homme qui avait la conscience d'un prophète, et qui en tant que tel, se levait fièrement contre toutes les autorités de l'homme, [...] était, dans l'intimité de sa maison, le meilleur père de famille, obéissant à sa femme, tendre et éducateur sévère de ses enfants, joueur et drôle avec eux, un bon ami pour ses amis, très humain, accueillant, modeste et simple, sans aucun attachement à l'argent »[3].

Un autre témoignage, celui d'un historien prestigieux confirmé, affirme qu'« il n'a pas été possible de trouver la moindre preuve d'une faiblesse morale pendant le temps où Luther était moine. Une fois marié, il semble n'avoir jamais été infidèle à Catalina de Bora »[4].

Il est vrai, cependant, que Luther commit des excès difficilement justifiables, surtout en raison de sa véhémence déjà citée. Il ne faut pas oublier, toutefois, que l'ampleur de sa tâche requérait un degré de fermeté à l'épreuve des menaces les plus difficiles et de l'opposition la plus diaboliquement conçue (il s'agissait, ni plus ni moins, de secouer les fondations d'un empire sacro-politique qui annihilait la liberté humaine !). Les moments cruciaux exigent des personnes vraiment à la hauteur, et le XVIe siècle, particulièrement décisif, ne pouvait pas se contenter de moins que d'un Martin Luther. Si l'on y ajoute l'esprit médiéval encore en vigueur (sa rigidité théocratique, sa culture de la mort et de la persécution), nous comprendrons mieux notre héros de la foi ; puis, tout en reconnaissant ses erreurs incontestables – sanglantes pour certaines –, nous applaudirons l'énergie de son caractère.

Citons, dans ce sens, un autre historien catholique : « Les paroles de Luther ont l'enthousiasme et la force de celui qui est prêt à mourir », parce qu'il s'agit d'un homme qui, des années durant, subit « le risque de souffrir physiquement sur le bûcher »[5].

Et c'est, encore une fois, García-Villoslada qui ne refuse pas de montrer son admiration : « Son tempérament passionné et sa plume prodigieuse le rendirent grand parmi les grands »[6].

Juan Fernando Sánchez est un des rédacteurs pigistes espagnols des éditions IADPA. Il vit à Madrid.

Faites-nous part de votre opinion sur cet article en écrivant à : ministerio@iadpa.org

Cependant, il ne faudrait pas croire que le succès du grand réformateur réside dans sa propre force naturelle. Selon James Atkinson, « c'est une grosse erreur de penser à Luther comme à l'*Hercules Germanicus*; il savait qu'il était un être humain fragile, rendu fort par Dieu pour son travail en son temps. Voilà pourquoi il avait la certitude qu'il ne pourrait jamais échouer ». Il ajoute que Luther avait conscience d'avoir été « recueilli du fossé de la vie et conduit à son auberge par le Christ, son Bon Samaritain, sans l'intervention de qui il aurait péri »[7].

La grandeur de la Réforme luthérienne

« Moi, quand j'étais moine, je pensais que c'en était fait de mon salut sitôt qu'il m'arrivait de sentir la concupiscence de la chair, c'est-à-dire une impulsion mauvaise, un désir (*libido*), un mouvement de colère, de haine ou d'envie contre un de mes frères... La concupiscence revenait perpétuellement. Je ne savais pas trouver le repos. J'étais constamment crucifié par des pensées comme celle-ci : "Voilà que tu es encore travaillé par l'envie, l'impatience" »[8].

Vision moribonde... Comment trouver la paix au milieu d'un tel combat lorsqu'on est victime d'impuissance morale ? Qui serait en mesure d'échapper à ce piège sans fin ?

Personne, certainement... Mais « le juste vivra par la foi » (Romains 1.17).

La découverte de cette maxime biblique et la méditation sur son sens (par la foi, oui, par la foi seule, elle est suffisante !) transformèrent le cœur du moine. Ses préoccupations avaient trouvé une réponse et son esprit finit par trouver la paix. Quelle gratitude envers le Seigneur envahit le cœur du frère Martin ! La guerre intérieure était terminée. Mais maintenant, une autre guerre commençait...

Luther ne pouvait pas garder le silence. Cela aurait été inconcevable pour un homme ayant sa personnalité. Mais c'est qu'en plus, cette découverte lui brûlait les mains, alors il en fit un message pour le monde. Toutefois, ses implications allaient à l'encontre du système en place. Et même si Luther ne prétendait pas renverser un ordre, l'ordre, lui, essaya d'abattre Luther. Et il l'accusa d'être un hérétique.

Loin de flancher, le réformateur en herbe se cramponna à l'Écriture Sainte et se prépara à l'élever. Devant la Diète de Worms, il prononça des paroles immortelles, répondant à ses accusateurs « que sa conscience était captive de la Parole de Dieu, à moins qu'on ne le convainque de son erreur par des attestations de l'Écriture ou par des raisons évidentes, parce que les papes et les conciles avaient commis des erreurs et pouvaient se tromper à nouveau. Il ne pouvait ni ne voulait se rétracter en rien. Il ajouta en allemand : "Que Dieu me vienne en aide. Amen !" »[9]. La Réforme était en marche.

Redécouvrir Dieu

L'œuvre de Luther favorisa deux changements de paradigme. Le premier auquel je ferai allusion touche à une question essentiellement théorique, mais avec d'énormes répercussions pratiques. Je parle de la critique radicale que Luther adressa à toute la philosophie et à la théologie dominante de son temps. L'heure était arrivée de démasquer les hauts vols métaphysiques de la scolastique. Face à la notion du Dieu abstrait comme *actus purus* (acte pur) de la théologie aristotélisante, « Luther insista toujours sur le fait que nous ne pourrions jamais connaître ce Dieu ; le seul Dieu que nous pourrions connaître était le *Deus revelatus*, le Dieu révélé dans le Christ ». Et face au Dieu « moteur immobile » de cette même théologie, le Réformateur adhéra au « Dieu en action », le seul que nous pouvons aimer : Jésus-Christ, en somme[10].

Il n'est donc pas étonnant que Colin Brown parle d'une « redécouverte de Dieu au temps de la Réforme » parce que l'Être Suprême n'était plus « ni l'objet de la spéculation obscure, ni un simple article du crédo de l'Église, mais quelqu'un que tous les hommes doivent rencontrer, qui a traversé les aléas humains, qui nous a parlé et continue de nous parler à travers les Écritures, et qui s'adresse personnellement à tous les hommes »[11].

Et on ne pouvait pas avoir accès à ce « quelqu'un » par la raison humaine que Luther n'hésite pas à appeler « la prostituée du diable »[12]. Il n'était possible de le faire qu'à la lumière de la Révélation : c'est le Dieu Créateur et Rédempteur qui se révèle à l'être humain, et non ce dernier, créature déchue, qui découvre Dieu. Des théologiens et philosophes évangéliques modernes tels que Barth, Van Til et Schaeffer ont mis l'accent là-dessus quand ils ont fait face au vain humanisme séculier.

La justice de Dieu et la réforme de l'Église

L'autre changement de paradigme de l'œuvre luthérienne a naturellement un rapport avec l'expérience chrétienne, aussi bien depuis la perspective individuelle que depuis celle de l'Église.

Dans l'expérience de chaque chrétien, Jésus est, selon le point de vue réformé, le seul Médiateur. Jésus devient aussi synonyme de la délivrance du péché, de la fin de la condamnation et le moteur d'une vie exemplaire. Sa justice, et non la nôtre, est la clé de notre salut. Luther lui-même a dit :

« Il faut comprendre que cette justice doit être comprise comme la justice de Dieu et non pas comme la justice des hommes (c'est-à-dire une justice acceptable pour Dieu et non pour les hommes). Personne, à part le Christ, n'a aimé la justice. Tous les autres aiment l'argent ou le plaisir, ou l'honneur, ou en fin de compte, s'ils méprisent tout cela, ils aiment la gloire, ou même si ce sont les meilleures personnes, ils s'aiment plus que la justice »[13].

L'homme, selon Luther, ne peut aimer la justice de Dieu que si le Christ vit en lui ; et il ne peut aimer son prochain que si l'amour de Dieu le transforme :

« Un chrétien ne vit pas en lui-même ; il vit en Christ et en son prochain : en Christ par la foi, en son prochain par l'amour. Par la foi, il est élevé au-dessus de lui-même en Dieu ; par l'amour, il est abaissé au-dessous de lui-même en son prochain. Il demeure cependant toujours en Dieu et en son amour »[14].

Quant à son impact sur l'Église, il est bien connu que la Réforme a secoué toute une conception qui subordonnait la Parole de Dieu à l'enseignement ecclésiastique et à la tradition de l'Église, en réaffirmant au contraire la validité de la Bible comme fondement ultime de toute foi et toute conduite, fondement auquel a dû se soumettre la propre Église du Christ. Non moins importante est l'abolition des hiérarchies rigides – reflet de l'organisation politique du monde – au bénéfice du sacerdoce universel des croyants. Abolition qui favorise, à son tour, une administration plus proche du congrégationalisme, avec ses avantages pour la participation de tous les fidèles dans l'action missionnaire et le service confié à l'Église.

La réforme, un facteur de progrès

En ce qui concerne les effets de ces changements sur un plan social plus large, l'intellectuel espagnol Joaquín Abellán déclare que « la Réforme luthérienne impliqua une sortie de la cléricalisation de la vie humaine. L'église cessa d'être une hiérarchie de gestionnaires de sacrements du salut [...]. Ce rejet du cléricalisme et de la théocratie est l'une des racines de l'émancipation moderne de l'homme rationnel dans sa relation avec le monde ». Et tout cela est accompagné du « refus d'une sphère sacrée indépendante de l'activité propre du chrétien »[15].

D'une manière aussi libératrice, Luther prévoit la nécessité de la séparation moderne Église-État. À une époque comme la nôtre, où ce principe de base est aussi menacé, il serait bon de revenir aux pages politiques de Luther, comme à celles de sa lettre de 1523, *De l'autorité séculière, jusqu'à quel point on lui doit obéissance*. Des mots comme ceux qui suivent, concernant le texte de Paul dans Romains 13.1, sur l'obéissance à cette autorité, nous apportent comme une bouffée d'air frais :

« Le pouvoir séculier ne doit pas gouverner la foi. [...] Aucune institution humaine ne peut s'étendre jusqu'au ciel et sur l'âme, elle ne peut s'étendre qu'à la terre, aux relations extérieures des hommes entre eux »[16].

D'autres répercussions de la Réforme initiée par Luther sont visibles dans l'évolution des pays qui l'ont acceptée. Selon l'opinion populaire de nombreux auteurs protestants, agnostiques et même catholiques, les niveaux les plus élevés de liberté de progrès et de bien-être économique de ces pays, durant les siècles passés, sont dus en grande partie au fait d'avoir choisi la Réforme à l'époque, germe du pluralisme et de la morale sociale. Par ailleurs, on constate une dégradation de ces mêmes sociétés aujourd'hui (le déclin du protestantisme ne serait-il d'ailleurs pas lié à cela ?).

Luther et les adventistes

« Martin Luther est le plus proéminent de ceux qui avaient été appelés à guider l'Église des ténèbres de la papauté à la lumière d'une foi plus pure, [...] suscité à son heure pour réformer l'Église et éclairer le monde »[17].

De telles phrases d'Ellen G. White nous rappellent que les racines profondes de notre Église se nourrissent dans le sous-sol fertile de la Réforme luthérienne. Nous nous sommes souvent demandés quel était notre degré d'adhésion au protestantisme historique et présent. La même question se pose parfois en dehors de notre Église : Doit-on considérer les adventistes du septième jour comme des protestants ?

Je ne prétends pas approfondir ce sujet. Je pourrais, par exemple, faire allusion à certaines coïncidences doctrinales qui sont souvent ignorées (la position de Luther concernant la loi de Dieu, sa foi dans l'imminence du retour du Christ, y compris ses opinions sur l'immortalité de l'âme...), mais je ne vais pas m'y attarder. Je me permets en revanche de rappeler que notre Église s'est toujours considérée comme héritière légitime de la Réforme, et que les principes exprimés par Luther (*Sola fide, Sola gratia, Sola Scriptura, Soli Deo gloria et Solus Christus*) sont aussi les principes de notre Église. Et, dans la mesure où il s'agit purement et simplement de doctrines bibliques, nous devrions être fiers de notre similitude fondamentale avec une telle tradition glorieuse, sans considérer comme une perte de temps de consulter de temps en temps les pages sages du réformateur allemand.

---

1. Colin Brown, *Philosophy and the Christian Faith* [La philosophie et la foi chrétienne], Londres, Tyndale Press, 1968, p. 40.
2. Ricardo García-Villoslada, *Martín Lutero* [Martin Luther], vol. 1, Madrid, BAC, 1976, p. 15.
3. *Ibid.*, p. 16.
4. Jean Delumeau, *La Reforma* [en français, *Naissance et affirmation de la Réforme,* Presse Universitaire de France, Paris, 2012], Barcelone, Éditions Labor, 1977, p. 204.
5. Joseph Lortz, *Historia de la Reforma* [Histoire de la Réforme], vol. 1, Madrid, Taurus, 1963, p. 466.
6. García-Villoslada, *op. cit.*, vol. 1, p. 15.
7. James Atkinson, *Lutero y el nacimiento del protestantismo* [Luther et la naissance du protestantisme], Madrid, Éditions Alianza, 1971, p. 372, 138.
8. Cité par Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, vol. 1, Presses universitaires de France, 1961, p. 37.
9. Atkinson, *op. cit.*, p. 232.
10. *Ibid.*, p. 48.
11. Brown, *op. cit.*, p. 38.
12. *Ibid.*, p. 43. Cela ne signifie pas, ajoute Brown, que Luther « condamnait la raison en tant que telle. Il l'utilisa lui-même de façon très efficace. La véritable cible de ses attaques était l'abus de la raison » par qui « la philosophie avait abandonné la vérité de la foi chrétienne » (p. 44). On voit encore une fois la citation indirecte par Atkinson – déjà évoquée dans cet article – des paroles de Luther devant la Diète de Worms.
13. Luther, *Sobre la Epístola a los Hebreos* [Sur l'Épître aux Hébreux] II, 10, cité par Atkinson, *op. cit.*, p. 140.
14. Luther, « La libertad del cristiano » [La liberté du chrétien], opuscule inclus dans le volume *La cautividad babilónica de la iglesia. La libertad del cristiano. Exhortación a la paz* [La captivité babylonienne de l'Église. La liberté du chrétien. Exhortation à la paix], Barcelone, Éditions Orbis, 1985, p. 130.
15. Joaquín Abellán, «Estudio preliminar» [Étude préliminaire], *in* Martin Luther, *Escritos políticos* [Écrits politiques], Barcelone, Altaya, 1994, p. XXXVI.
16. *Ibid.*, p. 48, 49.
17. Ellen G. White, *La tragédie des siècles*, Doral, Floride, éditions IADPA, 2012, chap. 7, p. 129.

J. Vladimir Polanco, rédacteur en chef de la revue *Priorités*.
Faites-nous part de votre opinion sur cet article
en écrivant à : ministerio@iadpa.org

« Sola Scriptura »

J. Vladimir Polanco

L'expert en Réforme protestante Mark D. Thompson affirme que *Sola Scriptura* est le véritable fondement de la Réforme[1]. Et il ne pouvait en être autrement, puisque tous les *Solas* qui ont défini la pensée théologique des réformateurs trouvent leur raison d'être dans la Parole de Dieu. *Sola Scriptura* est la base sur laquelle s'est construit ce majestueux édifice qui, après plusieurs siècles de gestation, fut connu comme la Réforme protestante.

Sola Scriptura : le grand défi herméneutique

Durant une grande partie du Moyen Âge, les catholiques romains ont banni la Bible de l'Église et ont imposé à sa place des traditions, des fables et des enseignements montés de toutes pièces pour promouvoir la superstition

et l'erreur. Le clergé romain s'arrogeait le droit d'interpréter la Parole et d'être l'autorité ultime dans tout débat théologique.

Par conséquent, à une époque où les Écritures étaient reléguées au second plan et où leur « bonne » interprétation était entre les mains du magistère ecclésiastique, *Sola Scriptura* allait marquer un nouveau paradigme dans le christianisme et devenir un mur de soutènement contre la vague de doctrines non bibliques qui, pendant mille ans, avaient érodé la vérité chrétienne. *Sola Scriptura* apporterait la liberté à ceux qui étaient enchaînés au formalisme, à la superstition et, il faut le dire, à la corruption religieuse[2].

Nous devons garder à l'esprit que ni Wyclif, au XIVe siècle, ni Luther, au XVIe siècle, n'avaient l'intention de provoquer une division au sein de l'Église. En fait, la légitimité du système ecclésiastique en vigueur n'était pas remise en question. Les réformateurs n'avaient pas pour but de provoquer une révolution dans l'Église qui conduirait à une scission. L'historien Alister McGrath définit Luther comme « un révolutionnaire par accident »[3]. Ce qu'ils voulaient, c'était que l'Église change sa façon d'interpréter la Bible et qu'elle rende à la Bible l'autorité que l'évêque de Rome s'attribuait à lui-même.

Dans l'introduction de ses 95 thèses, Luther exposait la raison qui l'avait incité à publier le document : « Par amour pour la vérité et dans le but de la préciser »[4]. Son principal objectif était d'harmoniser les enseignements de l'Église avec ceux de la Bible, en faisant que les premiers se soumettent aux derniers. Bien sûr, cela impliquait que le catholicisme en finisse avec le dogmatisme que les papes et les prélats avaient imposé à l'interprétation de la Parole de Dieu. L'Église catholique nia fermement que les Écritures soient la seule base pour réfuter les idées de Luther. Ce refus du clergé catholique de laisser la Bible être son propre interprète fut la cause de la division au sein de l'Église, et c'est alors que surgit un mouvement qui allait poser les fondements de la civilisation occidentale[5]. Cela nous amène à considérer que la Réforme protestante fut avant tout une réforme herméneutique, c'est-à-dire une réforme de la manière de lire et d'interpréter la Bible[6].

Sola Scriptura : la Parole suffisante

Un aspect clé de l'enseignement protestant était, et est toujours, la perfection de la Parole écrite. Le *perfectio Scriptura* n'a rien à voir avec le débat sur l'inerrance de la Bible dans les cercles évangéliques traditionnels. Lorsque les premiers réformateurs parlaient de la « perfection » de l'Écriture, ils se référaient au fait que l'Écriture est « suffisante » pour « donner la sagesse en vue du salut par la foi en Christ-Jésus » et pour que « l'homme de Dieu soit adapté et préparé à toute œuvre bonne » (2 Timothée 3.15,17). Par conséquent, les Écritures nous offrent tout ce dont nous avons besoin de savoir pour que le salut devienne une véritable expérience en nous.

Bien sûr, cette idée sapa les fondements de l'échafaudage doctrinal catholique romain. Comme les protestants, les catholiques croient aussi en l'inspiration de la Bible ; ils tiennent pour acquis qu'elle est le fruit de l'œuvre du Saint-Esprit, mais ils soutiennent que les Écritures ne sont pas parfaites dans le sens où elles ne contiennent pas « tout » ce que nous devons savoir pour être sauvés. Afin de « corriger » cette imperfection du récit biblique, les dirigeants catholiques disent que Dieu fournit les écrits des Pères, des conciles, les documents papaux et du magistère de l'Église. Par conséquent, selon eux, toute la connaissance du salut et la source indiscutable de la vérité nous arrivent par les Écritures et par la tradition ecclésiastique.

En d'autres termes, comme les Écritures ne sont pas « parfaites », « tout le conseil de Dieu » a été complété par d'autres sources ajoutées au récit biblique. Le dernier *Catéchisme* confirme la croyance médiévale : « la sainte Tradition et la sainte Écriture constituent un unique dépôt sacré de la parole de Dieu » (§ 97). Puis il ajoute : « La charge d'interpréter authentiquement la Parole de Dieu a été confiée au seul Magistère de l'Église, au Pape et aux évêques en communion avec lui » (§ 100)[7].

En revanche, comme le dit Luther à juste titre, pour les protestants « l'Écriture seule est le vrai seigneur et maître de tous les écrits et de toute la doctrine de la terre. Si ce n'est pas le cas, à quoi sert l'Écriture ? Plus nous la rejetterons, plus nous serons satisfaits des livres des hommes et des maîtres humains »[8].

Sola Scriptura : l'échec des protestants

Comme Ellen White le dit, la grande contribution des réformateurs reposait sur le fait de « rompre les chaînes qui les liaient encore à Rome, et à diffuser la Bible dans le monde. Cependant, ils ne découvrirent pas certaines vérités importantes, et par ailleurs ils ne renoncèrent pas à certaines erreurs graves »[9]. L'une de ces erreurs est liée à la compréhension limitée qu'eut Luther lui-même de la *Sola Scriptura*. Cramponné à sa croyance que le Christ est l'essence même des Écritures, le célèbre moine tomba dans l'erreur de créer son propre canon dans le canon. Luther élimina tout livre qui, selon lui, ne le conduirait pas au Christ[10]. Ainsi, dans ses propres mots, il dit : « L'Évangile de Jean et sa première épître, les lettres de Paul, en particulier Romains, Galates et Éphésiens, et les lettres de Pierre sont les livres qui vous montrent le Christ et vous apprennent tout ce qui est nécessaire et apte au salut » ; puis

il poursuit : « Par rapport à ces documents, la Lettre de Jacques est donc de la paille, car elle ne contient rien de l'essence de l'Évangile »[11].

Dans cette question et d'autres encore, Luther était comme un flot de paradoxes et ces paradoxes devinrent évidents au sein du mouvement protestant. Cela conduisit à des divisions en ce qui concerne les rites et les pratiques qui réduisirent le pouvoir de la grande Réforme dans les siècles suivants et conduisirent à une scission que Luther n'avait jamais envisagée. Un paradoxe de plus : l'événement déclenché par Dieu pour vaincre l'obscurantisme médiéval à la lumière de la vérité finit par mettre en cause le principe qui le mena à se séparer de l'Église populaire. Avec le temps, et après avoir ignoré le principe de *Sola Scriptura,* les héritiers de la Réforme finirent par accepter des doctrines n'ayant pas d'assise biblique, comme l'observation du dimanche et l'immortalité de l'âme. À cela il faut ajouter que la division dans les rangs protestants arriva au point que rien qu'aux États-Unis, plus de trente mille confessions « soutiennent que leurs interprétations des Écriture sont correctes », bien qu'il y ait un écart doctrinal entre elles[12].

Dans les temps modernes, les protestants allèrent plus loin et se cramponnèrent aux méthodes historico-critiques qui soulèvent des soupçons quant à la fiabilité des Écritures comme Parole de Dieu. Dans leur désir d'un rapprochement œcuménique avec le catholicisme, ils s'éloignèrent du principe de *Sola Scriptura* et ouvrirent la porte aux idées que les réformateurs d'origine rejetaient[13]. Un célèbre penseur évangélique déclara que beaucoup de protestants conservateurs ont rejoint l'Église catholique et l'Église orthodoxe parce qu'ils ont conclu que le principe de « *Sola Scriptura* était indéfendable »[14].

Les mots de Peter M. Van Bemmelen sont très appropriés : « Certains protestants se rapprochent de la position catholique. Même certains érudits évangéliques ont commencé à mettre davantage l'accent sur le consensus et l'autorité de la tradition chrétienne »[15].

Devant l'échec des protestants à adhérer au principe de *Sola Scriptura*, la Providence suscita l'émergence d'un nouveau groupe: les adventistes du septième jour. Ellen G. White le dit de cette façon : « Dieu aura cependant sur la terre un peuple qui s'attachera à sa Parole et qui en fera la pierre de touche de toute doctrine et le fondement de toute réforme »[16]. Ce peuple, c'est nous.

Sola Scriptura : l'engagement adventiste[17]

Depuis leurs débuts, nos pionniers exprimèrent leur attachement inconditionnel à la Parole de Dieu. James White déclara en 1847 : « La Bible est une révélation parfaite et complète. Elle est notre seule règle de foi et de pratique »[18]. En 1863, il écrivit : « Quand nous prétendons croire en la Bible et seulement en la Bible, nous sommes obligés d'accepter, sans équivoque et pleinement, tout ce que la Bible enseigne »[19].

À l'époque où les pionniers avaient accepté le ministère prophétique d'Ellen G. White, et où certains commençaient à penser que ce serait au détriment du principe de *Sola Scriptura*, Uriah Smith clarifia la question en ces termes : « La Bible est capable de nous rendre sages à salut. [...] Les visions se proposent-elles de saper cette idée et d'élever une nouvelle bannière et de nous donner une autre règle de foi et de pratique ? En aucune façon »[20]. Dans sa *Déclaration de principes*, publiée en 1872, Smith dit très clairement que « les Saintes Écritures, de l'Ancien et du Nouveau Testament furent données par l'inspiration de Dieu ; elles contiennent une pleine révélation de sa volonté à l'homme, et sont la seule règle infaillible de foi et de conduite ».

Ellen G. White s'attacha au principe protestant en déclarant : « La Bible est la norme de notre foi et de nos doctrines »[21]. Dans l'introduction à la *Tragédie des siècles*, elle dit : « C'est par sa parole que Dieu nous communique les connaissances nécessaires au salut. Nous devons accepter la sainte Écriture comme une révélation autorisée et infaillible de sa volonté. Elle est la norme du caractère, le révélateur de la doctrine et la pierre de touche de l'expérience »[22]. Elle soutenait que « La Bible est son propre interprète, un passage en explique un autre. En comparant les Écritures qui traitent d'un même sujet, vous découvrirez une beauté et une harmonie auxquelles vous n'aviez jamais songé. Il n'est aucun autre livre qui fortifie et agrandit les horizons, élève et ennoblit, comme ce livre des livres »[23]. Il ne fait aucun doute qu'« Ellen G. White, non seulement affirme le principe de *Sola Scriptura*, mais qu'elle l'utilise de manière cohérente »[24].

Aujourd'hui, cinq cents ans après sa redécouverte, *Sola Scriptura* reste un bastion de la pensée théologique adventiste. Indépendamment de ce que disent nos critiques, les adventistes du septième jour continuent de croire que « les Sainte Écritures sont la révélation suprême, autorisée et infaillible de la volonté divine »[25]. Plus qu'une simple déclaration doctrinale, la position adventiste quant aux Écritures devrait être la norme dans notre travail théologique et ecclésiastique et, bien sûr, dans notre vie personnelle. Aujourd'hui plus que jamais, les Écritures doivent rester le fondement de ce que nous disons et faisons.

En perdant de vue l'essentiel, la Bible et seulement la Bible, les réformateurs n'ont pas été habilités à terminer le travail que Dieu voulait accomplir. Allons-nous

faire la même erreur ? Dieu a suscité l'Église du reste pour conclure ce qui est inachevé : éclairer le monde avec le message de la Bible et de la Bible seule.

---

1. Voir Mark D. Thompson, « *Sola Scriptura* », *in* Matthew Barret, *Reformation Theology* [Théologie de la Réforme], Crossway Books, Wheaton, Illinois, Crossway, 2017, p. 145.
2. Voir Carlos M.N. Eire, *Reformations: The Early Modern World, 1450-1650* [Réformes : Le nouveau monde moderne, 1450-1650], Londres, Yale University Press, 2016, p. 44-47.
3. Alisther McGrath, *Christianity´s Dangerous Idea: The Protestant Revolution—A History from the Sixteenth Century to the Twenty-First* [L'idée dangereuse du chrétianisme : La révolution protestante, une histoire des XVIe au XXIe siècles], New York, Harper Collins, 2008, p. 37. Parlant de Luther, Jacques Barzun écrivit : « La dernière chose qu'il voulait était de scinder son Église, la catholique, et de diviser son monde » — *Del amanecer a la decadencia: Quinientos años de vida cultural en occidente* [De l'aube à la décadence : Cinq cents ans de vie culturelle en Occident], Madrid, Taurus, 2001, p. 31.
4. Martin Luther, *Dispute sur la puissance des indulgences : Les 95 Thèses*, « Préambule », CreateSpace Independent Publishing Platform, 2017, p. 37.
5. Voir Mario Miegge, *Martín Lutero: La Reforma Protestante y el nacimiento de las Sociedades Modernas* [Martin Luther : La Réforme Protestante et la naissance des sociétés modernes], Viladecavalls, Espagne, CLIE, 2016.
6. Voir Alberto R. Timm, « *Sola Scriptura* and Ellen G. White: Historical Reflections » [*Sola Scriptura* et Ellen G. White : réflexions historiques], *in* Alberto R. Timm et Dwain N. Esmond, *The Gift of Prophecy in Scripture and History* [Le don de prophétie dans les Écritures et dans l'histoire], Review and Herald® Publishing Association, Hagerstown, Maryland, 2016 ; Víctor Westhelle, « Luther on the Authority of Scripture » [Luther et l'autorité de l'Écriture], *Lutheran Quarterly* [Manuel trimestriel Luthérien], vol. XIX, 2005, p. 374-391.
7. Disponible sur : <http://www.vatican.va/archive/FRA0013/_PO.HTM> (consulté le 9 août 2017). Voir aussi le document approuvé par le IIe concile œcuménique du Vatican *Constitution dogmatique* Dei Verbum *sur la Révélation divine,* chap. I et II.
8. Harold J. Grimm, éd., *Luther´s Works* [L'œuvre de Luther] *in* George R. Reid, *Understanding Scripture: An Adventist Approach* [Comprendre les Saintes Écritures : l'approche adventiste], Biblical Research Institute, General Conference of Seventh-day Adventists, Silver Spring, Maryland, 2006.
9. Ellen G. White, *L'histoire de la rédemption,* chap. 49, p. 353.
10. Lewis W. Spitz, Sr. soutient que « pour Luther il n'y as pas de S*ola Scriptura* sans le Christ seul » — *Concordia Theological Monthly* [Concordance théologique mensuelle], « Luther's *Sola Scriptura* », [La *Sola Scriptura* de Luther], 31 n°12, décembre 1960, p. 742 ; voir aussi Bernhard Lohse, *Martin Luther´s Theology: Its Historical and Systematic Development* [La théologie de Martin Luher : ses développements historiques et systématiques], Minneapolis, Fortress Press, 2011, p. 189-191.
11. Martin Luther, *Luther's Works* [Œuvres de Luther], vol. 35, p. 362, cité par Fernando Canale, « *Sola Scriptura* et l'Herméneutique : les théologies évangélique et adventiste sont-elles compatibles ? », DavarLogos X, 1, 2011, p. 116.
12. James Thomson, « *Sola Scriptura* », *The Presbyterian Record* 135, n° 10, 2011, p. 17, 18.
13. Pour plus de détails, voir l'article d'Aleksandar S. Santrac, « The *Sola Scriptura* Principle in the Current Debate » [Le principe de *Sola Scriptura* dans le débat courant], *Journal of the Adventist Theological Society* 24, n° 1, 2013, p. 107-126. Voir aussi, Kwavena Donkor, « Contemporary Responses to *Sola Scriptura*: Implications for Adventist Theology » [Réponses contemporaines aux implications de *Sola Scriptura* pour la théologie adventiste]. Manuscrit non publié, Institut de Recherche biblique, p. 1-5.
14. Keith A. Mathison, *The Shape of Sola Scriptura* [La silhouette de *Sola Scriptura*], Moscow, Idaho, Canon, 2001, p. 13.
15. « Revelation and Inspiration » [Révélation et inspiration] *in Handbook of Seventh-day Adventist Theology*, Review and Herald® Publishing Association, Hagerstown, Maryland, 2000, vol. 1, p. 52.
16. Ellen G. White, *La tragédie des siècles*, éditions IADPA, Doral, Floride, 2012, chap. 37, p. 523.
17. Voir Don F. Neufeld, « Biblical Interpretation in the Advent Movement » [Interprétation biblique dans le mouvement adventisme], *in A Symposium on Biblical Hermeneutics* [Un Symposium sur l'herméneutique adventiste], Gordon M. Hyd, éd., Washington, D. C., Biblical Research Committee, 1974, p. 117-122 ; C. Mervy Maxwell, « A Brief History of Adventist Hermeneutics » [Une brève histoire de l'herméneutique adventiste], *Journal of the Adventist Theological Society* 4, n° 2, 1993, p. 212-217 ; Alberto R. Timm, « A History of Seventh-day Adventist Views on Biblical and Prophetic Inspirations » [Un histoire de la vision adventiste sur les inspirations biblique et prophétique] *in* George W. Reid, *Understanding Scripture: An Adventist Approach* [Comprendre les Saintes écritures : l'approche adventiste], Biblical Research Institute, General Conference of Seventh-day Adventists, Silver Spring, Maryland, 2006.
18. *A Word to the « Little Flock »* [Un mot au « petit troupeau »], 30 mai 1847, p. 13.
19. « Do We Discard the Bible by Endorsing the Visions ? » [Renonçons-nous à la Bible en approuvant les visions ?], *Review and Herald*, 13 janvier 1863, p. 52.
20. *The Visions of Mrs. E. G. White: A Manifestation of Spiritual Gifts According to the Scriptures* [Les visions de Mme E.G. WHITE : Une manifestation des dons spirituels en accord avec les Écritures], Battle Creek, Michigan, Seventh-day Adventist Publishing, 1868, p. 13.
21. *Le ministère évangélique,* section 7, p. 243. « Le grand principe revendiqué par ces réformateurs – celui que soutenaient les Vaudois, Wiclef, Jean Hus, Luther, Zwingle et leurs collaborateurs – c'est l'autorité infaillible des saintes Écritures en matière de foi et de pratique. Ils déniaient aux papes, aux conciles et aux rois le droit de dominer sur les consciences en matière religieuse. Les Écritures étaient leur autorité, et c'est par elles qu'ils éprouvaient toutes les doctrines et toutes les prétentions. » — *La tragédie des siècles,* éditions IADPA, Doral, Floriden 2012, chap. 14, p. 222.
22. *Tragédie des siècles, op. cit.,* p. 11.
23. Ellen G. White, *Témoignages pour l'Église*, vol. 1, chap. 103, p. 659.
24. Frank Hasel, « El uso de las Escrituras por parte de Elena G. de White » [L'utilisation des Écritures par Ellen G. White], *in* Alberto R. Timm et Dwain N. Esmond, *El don de profecía en las Escrituras y en la historia* [Le don de prophétie dans les Écritures et l'histoire], éditions IADPA, Doral, Floride, 2016, p. 399 ; voir aussi R. Clifford Jones, « Ellen White and Scripture » [Ellen White et les Écritures], *in Understanding Ellen White* [Comprendre Ellen White], Merlin D. Burt éd., Nampa, Idaho, Pacific Press Publishing Association, 2015, p. 45-54.
25. *Manuel d'Église,* éditions IADPA, Doral, Floride, IADPA, 2015, p. 169.

Pablo Partida Gómez est vice-président des publications des éditions GEMA.

Faites-nous part de votre opinion sur cet article en écrivant à : ministerio@iadpa.org

« Sola fide »

Pablo Partida Gómez

Le 31 octobre 2017, on célèbre le cinquième centenaire du début de la Réforme protestante, lorsque Martin Luther publia ses 95 *thèses*. Certes, réduire la Réforme à une date et à une personne appauvrirait considérablement l'ampleur et la profondeur de cet événement. Cependant, nous ne pouvons ignorer que la date du 31 octobre 1517 ainsi que la personne de Martin Luther représentent deux moments décisifs dans l'histoire du christianisme et du monde en général.

À cette époque, l'Église était dans un débat intense entre ceux qui considéraient les conciles et les traditions humaines comme l'autorité suprême en matière de doctrine et ceux qui considéraient que la Parole de Dieu était la règle suprême de la foi. Cependant, la Réforme est venue de la préoccupation pastorale et sociale de Luther face à la pauvreté et à l'exploitation du peuple au moyen d'enseignements basés sur la tradition plutôt que sur les principes des Saintes Écritures : la vente des indulgences.

La justification par la foi

L'une des contributions majeures apportées par Martin Luther fut la redécouverte de la doctrine de la justification par la foi seule (*Sola fide*) comme axe du grand thème du salut. En fait, Luther disait : « C'est l'article de foi par lequel l'Église tient ou s'écroule »[1]. Pour lui, cette doctrine était la tête et la pierre angulaire de toute la théologie biblique. « La doctrine de la justification par la foi est maître et prince, seigneur, chef et juge sur toutes sortes de doctrines [...]. Sans cette doctrine le monde est dans l'obscurité totale et la mort »[2].

En étudiant le sujet de la justification par la foi la question se pose : Comment un pécheur peut-il avoir une chance de comparaître devant un Dieu juste et saint

et en ressortir absous ? La question est évidemment rhétorique. Nul ne peut être déclaré innocent parce qu'aucun n'est juste. Pour qu'une personne qui n'est pas juste puisse se tenir devant Dieu, elle doit d'abord être justifiée. Alors, la question suivante qui se pose est : Comment une personne peut-elle être justifiée ? Il est clair que la justification exige une déclaration légale de Dieu, c'est-à-dire qu'il déclare que nous sommes justes. Ainsi, la question cruciale s'exprime comme suit : Sur quelle base ou pour quelle raison Dieu déclarerait-il un individu justifié ? Faut-il être juste avant que Dieu nous déclare comme tel ? Ou Dieu peut-il nous déclarer juste *avant* que nous parvenions à l'être ?

L'un des textes bibliques les plus influents dans l'histoire du christianisme, et qui fournit une réponse adéquate à ces questions est Romains 1.16,17. Ce passage nous présente le sujet de la justification par la foi :

« C'est sans crainte que j'annonce la Bonne Nouvelle : elle est en effet la force dont Dieu se sert pour sauver tous ceux qui croient, les Juifs d'abord, mais aussi les non-Juifs. En effet, la Bonne Nouvelle révèle comment Dieu rend les humains justes devant lui : c'est par la foi seule, du commencement à la fin, comme l'affirme l'Écriture : "Celui qui est juste par la foi, vivra" » (BFC).

Lorsque Martin Luther lut ces versets, il dit :

« Les enseignements humains révèlent et inculquent la justice des hommes, c'est-à-dire qu'on enseigne qui est juste et quelle est la nature du juste devant lui-même et devant les autres, et comment on peut y parvenir. Mais c'est uniquement dans l'Évangile qu'est révélée la justice de Dieu (c'est-à-dire qui est juste et quelle est sa nature devant Dieu et comment y parvenir) par la foi seule, par laquelle l'homme croit à la Parole de Dieu, selon ce qui est écrit dans le dernier chapitre de Marc (16.16) : "Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné". Car la justice de Dieu est la cause du salut »[3].

Dans Romains 1.16,17, Paul présente la thèse de toute sa lettre, et dans les chapitres suivants il développe toute la question. Romains 1.16,17 explique ce qu'est l'Évangile et ce que Dieu peut faire dans la vie des hommes par la foi, un concept que Martin Luther découvrit et commença à apprécier pendant son étude de l'épître. Il faut rappeler qu'à cette époque, l'Église catholique croit que bien que la grâce, la foi et le Christ fussent nécessaires pour justifier un pécheur, ils étaient à la fois, des éléments insuffisants pour obtenir pleinement le salut. Le mérite était nécessaire, à savoir les sacrements comme compagnons de la foi. Dans le cas contraire, le salut n'était pas complet.

Maintenant, de Romains 1.16,17 émergent deux enseignements fondamentaux qui donnèrent fraîcheur et vitalité à la Réforme protestante et réfutèrent les arguments de l'Église catholique. Tout d'abord, l'apôtre Paul mentionne que le salut que Dieu offre au monde n'a qu'une seule condition : « Tous ceux qui croient ». Le salut est l'œuvre de réconciliation que Dieu opéra à travers Jésus-Christ. Ce processus a été concrétisé par son sacrifice (Romains 3.21-26). À partir de ce moment-là, le pardon des péchés est offert au pécheur repentant (Romains 5.6,8), ainsi que l'adoption comme enfant de Dieu (Romains 8.15) et le don du Saint-Esprit dans le cœur (Romains 5.5). Cependant, Dieu n'impose ce salut à personne, chaque être humain doit l'accepter individuellement. Toutefois, nous accepterons un cadeau sans poser de question quand il est indispensable pour nous.

Lorsque Dieu délivra le peuple d'Israël de la puissante nation égyptienne, il le conduisit dans le désert jusqu'à la terre promise. Cependant, très vite, les Israélites commencèrent à se plaindre (Nombres 21.5). Désireux de revenir à leur vie passée, ils blasphémèrent contre Dieu. Il montra immédiatement sa désapprobation et envoya des serpents venimeux. De nombreux Israélites moururent à cause des morsures (v. 6). Ce fut alors que le peuple réfléchit et réalisa ses méfaits : « Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel » (v. 7). Quand ils assumèrent leur responsabilité, Dieu fournit le remède divin.

« Moïse pria pour le peuple. L'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un (serpent) brûlant et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu et le contemplera, conservera la vie. Moïse fit un serpent de bronze, et le plaça sur la perche ; et si quelqu'un avait été mordu par un serpent et regardait le serpent de bronze, il conservait la vie » (v. 7,8,9).

Dans ce cas, la santé ou le salut était offert à tous ceux qui croyaient au remède que Dieu avait fourni. Certains Israélites crurent, d'autres pas. Mais la différence entre la vie et la mort résidait dans le fait de croire. Le salut, dit Paul, est pour ceux qui croient, à savoir ceux qui reconnaissent leur misère et comprennent que seul Jésus-Christ peut reconstruire leurs rêves brisés et effacer les péchés graves de leur présent et de leur passé. Cette croyance n'est pas une thérapie de positivisme, ce n'est pas non plus un mantra que nous devons répéter pour atteindre ce que nous espérons. La *Sola Fide* a du pouvoir parce qu'elle se concentre sur Jésus, l'antitype du serpent de bronze, le seul capable de guérir le poison mortel que nous injecte le péché. La *Sola Fide* implique de croire que le Christ peut

faire pour nous ce que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes. Qu'est-ce que nous ne pouvons pas faire ? Recommencer, transformer nos vies.

Dans un deuxième temps, l'apôtre Paul dit dans Romains 1.17 que dans l'Évangile se révèle la justice qui vient de Dieu par la foi du commencement à la fin. En d'autres termes, « Le juste vivra par la foi ». La signification du terme « justice de Dieu » a été discutée tout au long de l'histoire de l'Église chrétienne. Certains soulignent que c'est un attribut divin ; d'autres disent que c'est une action divine, c'est-à-dire son intervention rédemptrice en faveur de son peuple (Ésaïe 40-46). Mais il y a une troisième explication favorisée par le contexte même de l'épître aux Romains : la justice de Dieu révélée dans l'Évangile est une réalisation divine. Dieu exige de nous la justice, mais en même temps la justice est un don qu'il nous offre lui-même par la foi (3.22). Par conséquent, la justice de Dieu est un attribut divin (Dieu est juste), une action divine (il vient à notre secours) et une réalisation divine parce qu'elle nous élève à une position juste. La justice de Dieu est sa juste initiative de mettre les pécheurs dans la bonne relation avec lui-même, leur octroyant une justice qui ne leur appartient pas, mais qui lui appartient. C'est ainsi que Luther a compris la justification par la foi :

« Je compris alors que la justice de Dieu est celle par laquelle Dieu nous justifie dans sa grâce et sa miséricorde. Depuis, je me sentis renaître, entrer par des portes largement ouvertes au Paradis même. Toutes les Saintes Écritures prirent un nouvel aspect, et tandis qu'avant la justice de Dieu m'avait rempli de haine, maintenant elle devenait pour moi ineffable, douce et digne d'amour. Ce passage de Paul devint pour moi une entrée pour le ciel »[4].

En résumé, on peut dire que la justice de Dieu est sa façon de rendre juste les injustes. C'est un acte qui démontre sa justice et en même temps il nous la donne. Ainsi, un pécheur devient juste devant Dieu. Tout cela a été rendu possible par Jésus-Christ, le juste qui est mort pour les injustes. Il convient également de noter que cette justice ne s'obtient que par la foi.

Conclusion

Paul et Luther ont compris que le salut ne peut être obtenu que par la foi, car grâce à elle, nous sommes justes devant Dieu. Loué soit Dieu pour cette merveilleuse lumière que les réformateurs ont redécouverte et laissée en héritage béni à l'Église. Sans elle, nous n'aurions tout simplement pas eu un Évangile complet et centré sur la personne de Jésus-Christ.

---

1. Martin Luther, *What Luther Says: An Anthology [Ce que dit Luther : Une Anthologie]*, San Luis, Concordia, 1959, vol. 2, p. 704.
2. *Ibid.*, p. 703.
3. Martin Luther, *Comentarios de Martín Lutero : Romanos* [Commentaires de Martin Luther : Romains], Barcelone, Clie, 1998, p. 42,43.
4. Roland H. Baiton, *Here I stand: A Life of Martin Luther* [Ici je me tiens : Une vie de Martin Luther], Penguin Random House, New York City, New York, 1995.

Ce que je lis...

Nicholas Miller :
Extrémismes : Ce que nous apprenons de la Réforme protestante

Nicholas Miller, *Extremismos: Lo que aprendemos de la Reforma Protestante* [Extrémismes : Ce que nous apprenons de la Réforme protestante], Doral, Floride, IADPA, 2017.

« Extrémismes : Ce que nous apprenons de la Réforme protestante » est l'une des contributions les plus importantes à la pensée multiforme de l'adventisme de ces dernières années. Il défend même le débat sur les questions les plus controversées de l'Église dans un esprit d'ouverture qui a été largement absent aussi bien dans l'histoire de la dénomination qu'à notre époque.

L'une des principales contributions de ce livre est que son auteur démontre, avec l'histoire de l'Église, que le dialogue ouvert dans la communauté ecclésiale a permis généralement d'avancer dans les débats complexes sur la signification et les implications des enseignements de la Bible. Il montre également que souvent, la rupture du dialogue ouvert a conduit au désastre et au schisme.

Précisément dans ce contexte, le premier chapitre du livre apporte une contribution fondamentale au débat adventiste en réfléchissant sur l'autorité biblique. L'analyse de Miller sur des questions telles que *Sola Scriptura*, *Prima Scriptura* et *Tota Scriptura* justifie le prix du livre lui-même. La principale contribution du premier chapitre consiste en son utilisation de l'histoire de la Réforme pour montrer la place de l'autorité de la Bible par rapport aux autres sources de connaissances.

Les deuxième, troisième et quatrième chapitres donnent au livre le reste de l'élan dont il a besoin. Les explications qu'il contient sur les racines intellectuelles du grand conflit et le gouvernement moral de Dieu constituent une base pour l'analyse des questions les plus sensibles dans les chapitres 5 à 11. Ceux-ci incluent la liberté religieuse et la morale publique, le créationnisme, l'œcuménisme, les événements eschatologiques et les théories du complot, l'ordination, la justification par la foi et le perfectionnisme de la dernière génération. Cet éventail de sujets laisse peu de « sujets épineux » adventistes intacts. Lire la façon dont Miller les aborde sera vraiment une source de réflexion pour les lecteurs, car il invite à essayer de résoudre de façon plus responsable les problèmes qui sont pertinents pour l'Église aujourd'hui.

Vous découvrirez peut-être que vous n'êtes pas d'accord avec toutes les conclusions du livre, mais le plus important n'est pas d'être d'accord ou en désaccord avec ce que vous lisez, mais de savoir *pourquo*i vous êtes d'accord ou pas. Avec cette idée à l'esprit, « Extrémismes : Ce que nous apprenons de la Réforme protestante » contribuera à élever le débat adventiste du septième jour sur des sujets sensibles à un niveau plus élevé de sophistication et de responsabilité.

La formation de Miller fournit une base solide à ses présentations. Titulaire d'un doctorat aussi bien en droit qu'en histoire de l'Église et d'une licence en théologie, il apporte à ce travail un large éventail de perceptions. Son premier livre, *The Religious Roots of the First Amendment* [Les racines religieuses du Premier Amendement] a été catalogué par le magazine *Christian Century* comme l'un des best-sellers biblistes religieux en 2012.

« Extrémismes : Ce que nous apprenons de la Réforme protestante » est un livre novateur que je recommande fortement à tous les adventistes qui sont enclins à réfléchir sérieusement sur les sujets graves.

George R. Knight
Professeur émérite de l'Histoire de l'Église
Université Andrews

Ellen G. White :
La foi et les œuvres

Ellen G. White, *La foi et les œuvres*, éditions IADPA, Doral, Floride, 2010.

Quand le Christ commença-t-il à être l'axe central des écrits et des sermons d'Ellen White ? Il est indéniable qu'après le Congrès de 1888, sa production liée au thème de la vie et de l'œuvre du Maître augmenta considérablement. En 1892, la première édition de *Vers Jésus* fut publiée ; en 1896, *Jésus-Christ* vit le jour ; en 1900, *Les Paraboles de Jésus,* et en 1905, *Le ministère de la guérison* fut imprimé. Mais cela ne signifie pas qu'Ellen White soit devenue christocentrique à partir de 1888. Se pourrait-il donc qu'avant cette date, Ellen White avait une perception légaliste du salut ? Non.

En fait, dans sa première vision, le premier message qu'elle reçut au cours de son appel à être prophétesse, elle révéla que le Christ serait toujours la figure centrale de son ministère prophétique. Dans sa première vision, elle le présenta comme celui qui « conduisait son peuple et auprès de qui on était en sécurité en gardant ses yeux sur lui », qui « encourageait en levant son glorieux bras droit » et qui disait à ceux qui le perdaient de vue « et tombaient dans les ténèbres du monde mauvais » que : « Ma grâce te suffit » (voir *Testimonies for the Church* [Témoignages pour l'Église], vol. 1, chap. 7, p. 58. Nous devons ajouter que la première partie de *Jésus-Christ* existait avant 1896, car elle fut publiée en 1877 sous le titre *Spirit of Prophecy*, volume 2.

Bien que la personne et l'œuvre du Christ aient toujours occupé un rôle de premier plan dans la prédication et les écrits d'Ellen G. White, nous ne pouvons pas ignorer que c'est durant les années 1880, 1890 et au début des années 1900 qu'elle nous donna un tableau plus complet de sa sotériologie. Les traits les plus sublimes de ce tableau furent enregistrés dans un de ses livres les plus influents : *La foi et les œuvres*. Les 19 sermons et articles qui composent ce petit mais merveilleux traité « décrivent de manière logique les vérités fondamentales du salut telles qu'on les trouve dans la loi et l'Évangile » (p. 9). Depuis sa publication en 1979, beaucoup d'entre nous, après avoir lu le contenu du message de *La foi et les œuvres* en sont venus à comprendre que « c'est la justice du Christ qui fait que le pécheur pénitent est accepté par Dieu et qui agit pour sa justification » (p. 143).

Maintenant que nous sommes immergés dans la commémoration du cinquième centenaire de la Réforme Protestante, il nous serait vraiment utile à tous de lire et de relire la façon dont la messagère du Seigneur a compris la doctrine clé de la Réforme : la justification par la foi.

J. Vladimir Polanco,
rédacteur en chef de IADPA

Stuart Tyner :
Par grâce seulement : d'avant le commencement à l'éternité

Stuart Tyner, *Solo por gracia: desde antes del principio hasta la eternidad* [Par grâce seulement : d'avant le commencement à l'éternité], Doral, Floride, IADPA, 2017.

Quelle est la première chose qui vous vient à l'esprit quand vous entendez le mot « grâce » ? Vous visualisez probablement Dieu courant à la recherche des pécheurs, l'accueil d'un héros fait au méchant, la faveur de Dieu changeant l'ennemi en ami ou être acceptés même si nous sommes inacceptables.

La grâce de Dieu est si merveilleuse que parfois, il nous est difficile de l'accepter pour ce qu'elle est : imméritée. En fait, le peuple de Dieu a toujours eu du mal à comprendre cette réalité. John Brunt, dans son commentaire sur l'épître aux Romains, déclare : « C'est inévitable. Toute personne qui enseigne que nous sommes sauvés par la grâce de Dieu et non par nos œuvres sera accusée d'être tendre avec le péché »[1]. Pour nous, en tant qu'adventistes, Ellen G. White a écrit : « Le message de l'Évangile de la grâce de Jésus devrait être enseigné à l'Église de façon claire et distincte, afin que le monde ne puisse plus dire que les adventistes du septième jour parlent de la loi, encore de la loi, mais ne prêchent pas le Christ et ne croient pas en lui »[2].

Après avoir lu « Par grâce seulement : d'avant le commencement à l'éternité », ma vie a été grandement édifiée et ma foi renforcée. Cet ouvrage de Stuart Tyner présente des concepts théologiques frappants de manière simple, directe et avec un style captivant qui aura un impact non seulement sur notre manière de comprendre, mais aussi de présenter le sujet de la grâce. Tyner parcourt les routes poussiéreuses de l'histoire du christianisme jusqu'à nos jours pour exposer devant nous les trésors de la grâce et la façon dont cet enseignement a façonné la foi chrétienne.

Ce livre souligne que toutes les doctrines adventistes ont le même axe : la grâce. Pour renforcer ce point il présente une sélection parmi les 12 858 citations d'Ellen White sur la grâce. Grâce à cette sélection, il tend à révéler l'importance qu'elle a donnée à la grâce de Dieu. Et, cerise sur le gâteau, le dernier chapitre présente la grâce en tant qu'action de Dieu face au problème du péché et motivation pour une vie d'obéissance.

Si je devais décrire ce livre en un mot, je vous dirais « indispensable ». C'est une excellente ressource pour dépoussiérer le trésor qui est caché dans de nombreuses églises : la grâce de notre Dieu d'amour.

Juan O. Perla

1. John Brunt, *La redención en Romanos* [La rédemption dans l'épître aux Romains], p. 61.
2. Ellen G. White, *Évangéliser,* section 7, p. 177.

« Sola gratia »

Abner F. Hernández

Au milieu d'une société et d'une religion où les œuvres, les mérites et le formalisme avaient la prééminence, la prédication d'un Dieu de grâce que représenterait Jésus de Nazareth ébranla les fondements de la religion de son époque. Les auteurs du Nouveau Testament font écho à cette réalité en exaltant de manière distincte la grâce de Dieu. Pour Jean, « la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » et par lui et en lui « nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce » (Jean 1.16,17). De même, Paul résume le concept de *Sola gratia* en écrivant aux Éphésiens : « C'est par la grâce en effet que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Éphésiens 2.8). En fait, le concept de *Sola gratia* est plus qu'un postulat théologique ; il inspira également de très beaux hymnes d'adoration comme *Sa grâce est merveilleuse*, qui dit : « Grâce, grâce ; la grâce qui purifie et accorde le pardon. Grâce, grâce ; la grâce plus grande que mon péché »[1].

Dans un contexte similaire, mais environ seize siècles plus tard, les Réformateurs protestants redécouvrirent dans les Écritures la centralité et la prééminence de la grâce divine dans l'œuvre du salut. La prédication de *Sola gratia* provoqua dans toute l'Europe une série de réformes qui transformèrent le monde religieux, social, économique et politique, avec des effets qui persistent encore aujourd'hui. À travers l'expression *Sola gratia*, qui en latin signifie « par la grâce seule », les réformateurs résumèrent l'enseignement biblique selon lequel le salut est un don de Dieu. *Sola gratia* témoigne également du caractère de Dieu comme un « Dieu de grâce » qui pardonne et fait preuve de miséricorde. Dans cet article nous explorerons ces deux concepts de base contenus dans l'expression *Sola gratia*, à la fois dans les Écritures et dans les écrits des réformateurs.

Sola gratia et l'humanité perdue

Sola gratia exprime d'abord l'aspect immérité du salut. Les actes rédempteurs de Dieu sont sa grâce mise en œuvre et émanant de l'amour divin envers ceux qui ne le méritent pas. Par conséquent, les mérites de l'homme ne jouent aucun rôle entre l'action de celui qui donne le salut et l'acceptation de celui qui le reçoit. Romains 11.6 stipule que « si c'est par grâce, ce n'est plus par les œuvres ; autrement la grâce n'est plus une grâce ». Paul montre que le salut n'a pas son origine dans les œuvres de l'homme. Au contraire, Dieu travaille *par grâce* pour le pécheur *à cause de l'incapacité humaine à agir*. Paul est celui qui expose le mieux que la miséricorde de Dieu est basée sur la grâce et non sur ce que l'homme peut faire ou ce à quoi il peut contribuer.

Conformément à l'enseignement biblique, à travers la phrase *Sola Gratia* les réformateurs soulignèrent le fait que le salut est un don, produit de la miséricorde de Dieu. Par exemple, Martin Luther et Jacobus Arminius, pour illustrer le concept de *Sola gratia* comme don immérité, eurent recours à l'analogie d'un mendiant qui reçoit du pain pour satisfaire sa faim[2]. Le bienfaiteur est ému de compassion pour la misérable condition du mendiant. C'est par pure grâce qu'il prend de sa nourriture et la donne au démuni au bord de la route. Même si le mendiant reçoit le morceau de pain, ce n'est pas une raison pour dire que ce n'est plus un don de *Sola gratia*. En fait,

Abner F. Hernández prépare un doctorat à l'Université Andrews.

Faites-nous part de votre opinion sur cet article
en écrivant à : ministerio@iadpa.org

en insistant sur le concept de *Sola gratia*, les réformateurs voulaient montrer que les mérites humains n'interviennent pas dans la justification. Luther l'explique avec précision en affirmant que *Sola gratia* « nous dépouille de nous-mêmes et de notre place, donc nous ne dépendons pas de notre force, conscience, expérience, d'une personne ou des œuvres, mais nous dépendons de ce qui est en dehors de nous, à savoir des promesses et de la vérité de Dieu, qui ne peuvent pas décevoir »[3].

Sola gratia et le caractère de Dieu

En plus de nous faire connaître notre condition humaine déchue, *Sola gratia* nous montre aussi le caractère de Dieu. *Sola gratia* nous le décrit comme le « Dieu miséricordieux ». Eberhard Jüngel dit que « le pardon, au sens théologique du mot, n'est pas seulement une qualité qui définit le récepteur ; c'est également une qualité qui a un effet incomparable sur l'essence de l'être qui pardonne »[4]. Par la grâce seule le pécheur est pardonné et réadmis dans la présence de Dieu. Le pardon par la grâce seule change le statut de l'homme devant Dieu : de « rebelle » il devient « fils ». Paul dit qu'en Christ « nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés selon la richesse de sa grâce » (Éphésiens 1.7). En outre, le pardon apporta la vie. Colossiens 1.13 nous dit qu'en Jésus nous « avons la rédemption, le pardon des péchés ». Cependant, comme nous l'avons dit, le fait de pardonner en dit plus sur Dieu que sur nous-mêmes. L'Ancien et le Nouveau Testament témoignent d'un Dieu miséricordieux. En ne pardonnant que par sa grâce, Dieu se révèle comme le Dieu miséricordieux et compatissant, « lent à la colère, riche en bienveillance et en fidélité » (Exode 34.6). Cela décrit non seulement les actions de Dieu, mais plus précisément sa nature même.

Calvin parle souvent de la nature de Dieu qui pardonne comme une caractéristique de son être et de son travail : « pardonner est son métier »[5]. Pour Calvin, racheter est une partie essentielle du caractère de Dieu. En fait, le réformateur disait qu'« il n'y a rien de plus intrinsèque à la nature de Dieu que de secourir les malheureux. Plus une personne est opprimée, plus elle est dépourvue d'aide humaine, plus enclin est Dieu, dans sa grâce, à l'aider »[6]. En outre, Calvin explique son point de vue sur la nature, le caractère et les actions de Dieu dans son commentaire d'Exode 34.5-7. Résumant le caractère de Dieu révélé dans ce passage, il conclut que Dieu proclame sa clémence en affirmant que « ses attributs distinctifs sont la bonté et la compassion gratuites »[7]. La nature de l'amour et de la miséricorde de Dieu, selon Calvin, ouvre la voie à la repentance et à la vie par *Sola gratia* pour tous les êtres humains[8].

Conclusion

En résumé, le concept protestant de *Sola gratia* contient deux idées principales. D'abord, il nous parle de l'être humain dans son état de péché, de dépravation et d'aliénation qui ne peut se justifier et être sauvé par ses propres mérites. *Sola gratia* met en évidence la réalité que le salut ne se produit que par l'initiative divine. Avec cette idée, ni les auteurs bibliques, ni les réformateurs ne voulaient reléguer au second plan les œuvres de la foi. Leur souci était de corriger l'enseignement traditionnel qui faisait des œuvres « la base du salut »[9]. Robin A. Leaver dit que pour Luther, même dans ses hymnes, le principe de *Sola gratia* est que « l'espoir de pardon est fondé sur la bonté de Dieu, au lieu de nos propres mérites, le pardon qui est promis dans la Parole de Dieu »[10].

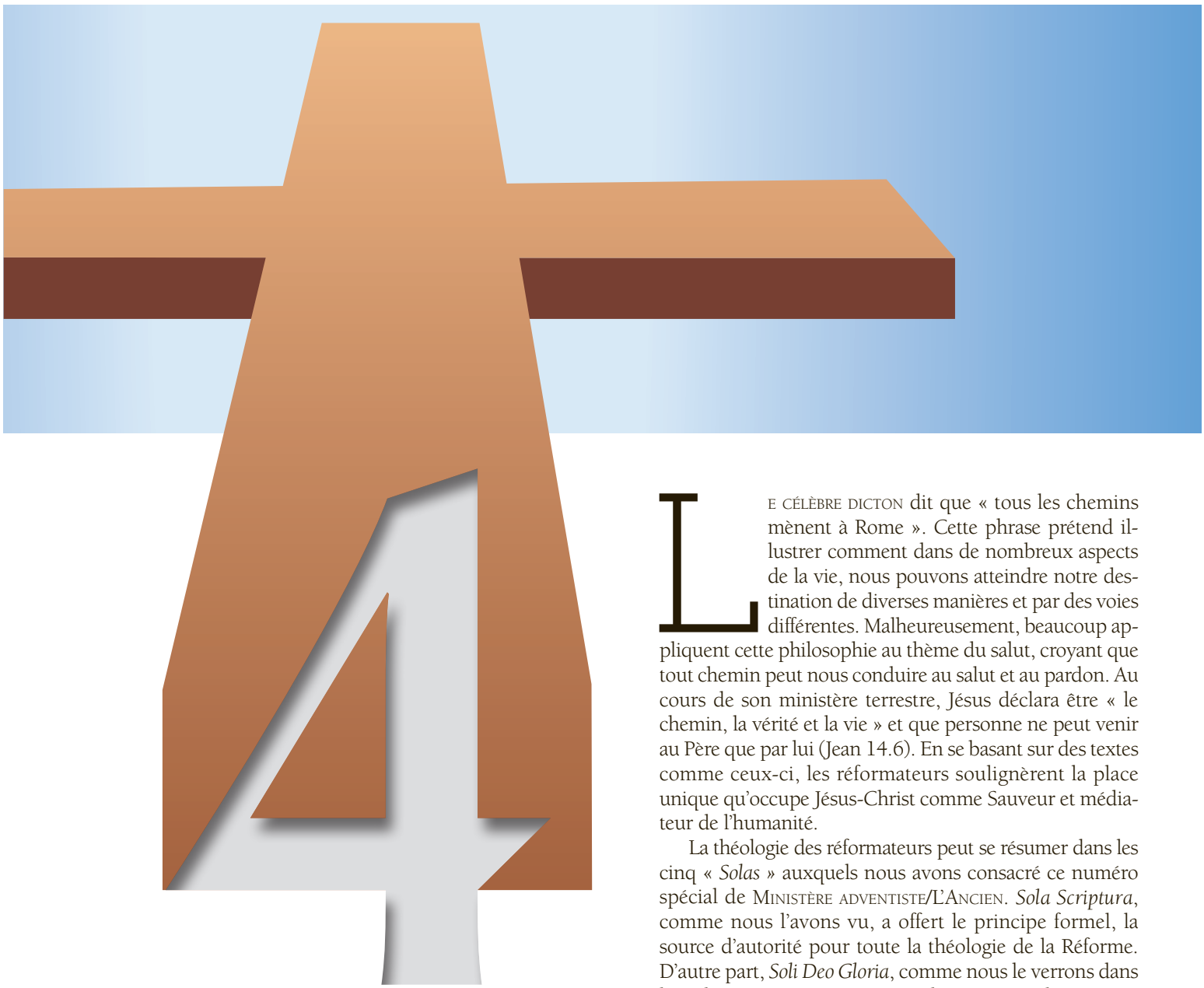
Ensuite, le concept de *Sola gratia* prêche aussi bien sur les actions que sur la nature de Dieu. Dieu travaille par grâce parce qu'il est, par nature, miséricordieux. En étudiant la *Sola gratia* le pécheur se trouve face à la nature rédemptrice de son Seigneur. Par conséquent, *Sola gratia* redonne au pécheur une relation harmonieuse avec son Créateur. Cette espérance, aujourd'hui encore, nous pousse à adorer et à chanter des hymnes qui parlent de la *Sola gratia* divine, comme cette strophe qui dit : « Sublime grâce du Seigneur, qui me libéra de la mort. J'étais perdu, il me retrouva ; j'étais aveugle, maintenant je vois »[11].

---

1. *Himnario Adventista*, Himno 305 [Hymne adventiste espagnol, n°305].
2. Martin Luther «The Babylonian Captivity of the Church » [La captivité babylonienne de l'Église], *in* Timothy F. Lull et William R. Russell, *Martin Luther's Basic Theological Writings* [Les écrits théologiques fondamentaux de Martin Luther], Fortress, Minneapolis, 2012, p. 216–217 ; Jacobus Arminius, « Apology, Article XXVII », *in The Works of Arminius* [L'œuvre d'Arminius], Baker, Grand Rapids, 1959), 2: 52.
3. *Luther's Works,* ed. Jaroslav Pelikan and Hilton C. Oswald, San Luis, Concordia, 1972, 26: 386–387.
4. Eberhard Jüngel, *Justification: The Heart of the Christian Faith* [Justification : Le cœur de la foi chrétienne], T&T Clark, New York, 2001, p. 173.
5. Herman J. Selderhuis, *Calvin's Theology of the Psalms* [La théologie des Psaumes selon Calvin], Grand Rapids, Baker Acdemic, 2007, p. 56.
6. John Calvin, *Commentary on the Book of Psalms* [Commentaire sur le livre des Psaumes], vol. 5, Logos Bible Software, Bellingham, Washington, 2010, 3: 381.
7. John Calvin, *Commentary on the Four Last Books of Moses* [Commentaire sur les quatre derniers livres de Moïse], vol. 4, Logos Bible Software, Bellingham, Washington, 2010, 3: 386.
8. *Ibid*, 3: 385–388.
9. W. P. Stephens, *The Theology of Huldrych Zwingli* [La théologie de Huldrych Zwingli], Oxford University Press, New York, 1986, p. 158.
10. Robin A. Leaver, *Luther's Liturgical Music: Principles and Implications* [La musique liturgique de Luther : principes et implications], Fortress, Minneapolis, 2017, p. 147.
11. *Himnario Adventista*, Himno 303 [Hymne adventiste espagnol, n° 303].

« Solus Christus »

Jorge L. Rodríguez



Le célèbre dicton dit que « tous les chemins mènent à Rome ». Cette phrase prétend illustrer comment dans de nombreux aspects de la vie, nous pouvons atteindre notre destination de diverses manières et par des voies différentes. Malheureusement, beaucoup appliquent cette philosophie au thème du salut, croyant que tout chemin peut nous conduire au salut et au pardon. Au cours de son ministère terrestre, Jésus déclara être « le chemin, la vérité et la vie » et que personne ne peut venir au Père que par lui (Jean 14.6). En se basant sur des textes comme ceux-ci, les réformateurs soulignèrent la place unique qu'occupe Jésus-Christ comme Sauveur et médiateur de l'humanité.

La théologie des réformateurs peut se résumer dans les cinq « *Solas* » auxquels nous avons consacré ce numéro spécial de Ministère adventiste/L'Ancien. *Sola Scriptura*, comme nous l'avons vu, a offert le principe formel, la source d'autorité pour toute la théologie de la Réforme. D'autre part, *Soli Deo Gloria*, comme nous le verrons dans l'article suivant, est venu comme la « cerise sur le gâteau », unissant toutes les parties dans un but commun : la gloire de Dieu. Au milieu de *Sola Scriptura* et *Soli Deo Gloria* se situent les trois autres « Solas » soulignant que « Dieu a

Jorge L. Rodríguez, rédacteur aux éditions IADPA
et rédacteur adjoint de Ministère.

Faites-nous part de votre opinion sur cet article
en écrivant à : ministerio@iadpa.org

décidé de nous sauver, et a fait tout le nécessaire pour le réaliser, par sa grâce souveraine (*Sola gratia*) et seulement par la foi (*Sola fide*) en Jésus-Christ (*Solus Christus)* »[1].

Bien que les cinq « Solas » soient étroitement liés entre eux, *Solus Christus* joue un rôle unique en liant les quatre autres postulats : Les Écritures témoignent de Jésus-Christ ; La grâce de Dieu se manifeste à travers lui ; nous sommes sauvés par la foi en lui et quand nous rendons gloire à Dieu le Père la donne également au Fils. *Solus Christus* trouve son fondement dans des passages comme « un seul médiateur entre Dieu, et les hommes, le Christ-Jésus homme » (1 Timothée 2.5) et « Le salut ne se trouve en aucun autre ; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom donné parmi les hommes, par lequel nous devions être sauvés » (Actes 4.12). Par conséquent Calvin déclara : « Le Christ fait que tout le reste semble disparaître. Voilà pourquoi Satan cherche à essayer d'obscurcir le Christ et son œuvre, parce qu'il sait qu'en y arrivant, il ouvrira la porte à toutes sortes de mensonges. Par conséquent, la seule façon que nous avons de maintenir et de rétablir la vraie doctrine est en mettant le Christ à la vue de tous, pour que son excellence soit vraiment appréciée »[2].

Solus Christus a deux aspects. Nous pouvons étudier la question du point de vue de l'identité du Christ : qui il est et comment être Dieu et homme en même temps le rendent idéal pour sauver l'humanité. D'autre part, nous pouvons aborder la question du point de vue de son œuvre, approche que nous adopterons dans ce court article.

Les réformateurs, en particulier Calvin, définirent l'œuvre du Christ à travers trois types, communément appelé les « trois offices » du Christ : prophète, prêtre et roi. Maintenant, pourquoi ces trois offices ? Parce qu'ils mettent l'accent sur « son rôle à 1° communiquer et enseigner la Parole de Dieu, qui finalement se focalise sur lui, 2° s'offrir comme sacrifice vicaire à Dieu et 3° régner sur son Église et le monde comme Seigneur ressuscité »[3]. Avec cela à l'esprit, analysons brièvement l'œuvre du Christ.

Jésus comme prophète

Selon le récit des Évangiles, Jésus ne s'est jamais proclamé prophète. En fait, lorsque certaines personnes le comparèrent à l'un des anciens prophètes, il sembla rejeter cette idée (voir Matthieu 16.13-17). Pourquoi ? Parce que même si Jésus est *le* prophète par excellence, permettre qu'on l'identifie comme *un* simple prophète aurait limité son œuvre. Les prophètes, même s'ils sont les porte-parole de Dieu, sont des êtres pécheurs que Dieu choisit pour communiquer ses messages. D'autre part, bien que Jésus fût le Serviteur de Dieu, son statut de Fils incarné fait de lui plus que tout prophète, comme il le dit lui-même (Matthieu 12.41).

La mission d'un prophète est de transmettre la parole de Dieu et d'apporter aux gens la connaissance nécessaire au salut. De ce point de vue, Jésus est le prophète par excellence. Il ne « reçut » pas la parole de Dieu, il *est* la Parole même de Dieu faite homme (Jean 1.1,14), et bien que Dieu « à plusieurs reprises et de plusieurs manières, [ait parlé] à nos pères par les prophètes, [il nous parla] par le Fils en ces jours qui sont les derniers » (Hébreux 1.1,2). Ainsi, Jésus est la révélation finale et définitive de Dieu. Les prophètes parlèrent de lui et en même temps, de lui provient la révélation que nous avons dans les Écritures. Toute la Bible révèle le Christ et elle est la Parole du Christ. À travers les Écritures et la vie du Christ, nous avons accès à la connaissance dont nous avons besoin en ce qui concerne notre salut. Cependant, le salut exige plus que la simple connaissance, il a besoin d'un Médiateur et c'est là qu'entre en jeu le deuxième office du Christ : son intercession sacerdotale.

Jésus comme prêtre

Alors que les prophètes transmettent la Parole de Dieu aux êtres humains, les prêtres intercèdent en présence de Dieu pour leurs semblables. En d'autres termes, « si le prophète est le représentant de Dieu devant l'humanité, le prêtre est le représentant de l'humanité devant Dieu »[4].

S'il est vrai que Jésus n'exerça pas la prêtrise alors qu'il était sur terre, parce qu'il appartenait à la tribu de Juda et non de Lévi, et qu'il ne réclama pas le titre de prêtre, les Évangiles suggèrent qu'il se voyait lui-même dans le cadre sacerdotal. Tout d'abord, il était « plus grand que le temple » (Matthieu 12.6), lieu où officiait le grand prêtre. Ensuite, la prière qu'il fit monter dans Jean 17 est clairement une prière d'intercession pour ses disciples. Par ailleurs, Jésus révéla la signification sacrificielle de sa mort en déclarant qu'il donnerait sa vie « en rançon pour beaucoup » (Matthieu 20.28) et que son sang versé inaugurait une « nouvelle alliance » (Matthieu 26.28). Enfin, quand il fit ses adieux à ses disciples au cours de son ascension, il prononça une bénédiction sur eux (Luc 24.51).

Hébreux 5.1 met en évidence trois aspects du travail d'un prêtre : 1° « il est choisi » par Dieu, 2° il représente « les hommes » et 3° il présente « des offrandes et des

sacrifices pour les péchés ». D'autre part, Hébreux dit que le Christ est « meilleur » que les prêtres de l'Ancien Testament :

1. Les prêtres de l'Ancien Testament étaient choisis en fonction de leur famille ; le Christ est prêtre pour toujours, car il est le Fils de Dieu (Hébreux 5.5-10).
2. Les prêtres de l'Ancien Testament représentaient le peuple d'Israël devant Dieu ; le Christ représente l'humanité entière (Hébreux 2.5-18).
3. Les prêtres de l'Ancien Testament offraient de nombreux sacrifices pour les péchés ; le Christ offrit « un seul sacrifice pour les péchés » (Hébreux 10.12 ; voir aussi Hébreux 9.26-28).
4. Les prêtres de l'Ancien Testament offraient le sang des taureaux et des brebis ; le Christ offre son propre sang comme expiation pour les péchés de l'humanité (Hébreux 9.12).
5. Les prêtres de l'Ancien Testament officiaient dans un sanctuaire terrestre ; le Christ officie en présence de Dieu dans le sanctuaire céleste (Hébreux 8.2 ; 9.11-15).
6. Les prêtres de l'Ancien Testament exerçaient un ministère imparfait et incomplet parce qu'ils mouraient et devaient être remplacés par un autre prêtre ; le sacerdoce du Christ est parfait et complet, car il est éternel et immortel, donc, il « peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui » (Hébreux 7.22-25).

Pour toutes ces raisons, ce n'est qu'en Jésus que nous trouvons le salut complet. Comme nous l'avons mentionné, « il y a […] un seul médiateur entre Dieu, et les hommes, le Christ-Jésus homme » (1 Timothée 2.5) ; par conséquent, « le salut ne se trouve en aucun autre ; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom donné parmi les hommes, par lequel nous devions être sauvés » (Actes 4.12).

Jésus comme roi

Même si Jésus rejeta et se détourna de ceux qui voulaient le faire roi (voir Jean 6.15), nous ne pouvons pas ignorer que sa prédication annonçait la venue du royaume de Dieu (voir Marc 1.15) et que devant Pilate, il identifia ce royaume comme lui appartenant (voir Jean 18.36). De plus, il déclara être plus grand que Salomon (voir Matthieu 12.42), le roi qui régna pendant l'âge d'or d'Israël.

La figure du roi remonte à Adam, qui reçut la domination sur toute la terre et ses créatures (voir Genèse 1.26-28). Cependant, dans l'Ancien Testament, les rois se caractérisèrent par l'échec et l'apostasie depuis Adam, le premier roi, qui succomba devant le péché et mit notre monde sous la domination de Satan. Cela souleva le besoin d'un nouveau roi, un second Adam, qui remporterait la victoire pour nous tous. Le Nouveau Testament identifie le Christ comme Roi et Seigneur du monde grâce à trois événements : la résurrection, l'ascension et l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte.

La résurrection du Christ est l'un des thèmes centraux du Nouveau Testament, car elle est la preuve irréfutable de sa victoire sur le péché et la mort ; en outre, elle est la garantie de notre résurrection future (voir 1 Corinthiens 15). La résurrection jette également les bases de la justification (voir Romains 4.25) et assure le jugement futur (voir Actes 17.31), la régénération de la vie du chrétien (voir 1 Pierre 1.3) et la glorification des rachetés (voir 1 Corinthiens 15.12-58). Les Écritures donnent à la résurrection du Christ une importance capitale, car elle est l'exemple ultime de son œuvre comme Roi victorieux en faveur de l'humanité.

Un livre pour retrouver l'espoir

et combler le profond besoin de paix et de joie qui se trouve dans tous les cœurs.

Partagez ce livre et montrez à votre église et a votre voisinage que quelqu'Un a déjà vaincu pour nous la bataille décisive de la grande controverse universelle entre le bien et le mal.

Ce livre est un résumé de *L'histoire de la rédemption* de Ellen White.

Obtenez-le dans votre librairie IADPA la plus proche.

IADPA Bookstore

Son ascension devient plus importante quand elle est considérée à la lumière de son but. Pourquoi le Christ est-il monté au ciel ? Le Nouveau Testament déclare sans détour que le Christ est monté s'asseoir « à la droite de Dieu » (Éphésiens 1.20 ; Philippiens 2.9-11 ; 1 Timothée 3.16 ; Hébreux 1.3), ce qui est l'indice le plus clair qu'il a « tout pouvoir » (Matthieu 28.18) comme roi et corégent avec le Père.

Enfin, étant donné que l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte a marqué le début d'une nouvelle ère, nous devons la considérer comme la « broche d'or » qui ferme le ministère du Christ. Dans son discours, Pierre présenta le Christ comme le « Seigneur et Christ » (Actes 2.36) qui offre maintenant tous les avantages de sa victoire par le Saint-Esprit promis dans Joël 2. La seigneurie du Christ se manifeste dans l'Église par le Saint-Esprit ; par son Esprit également, le Christ nous fait participer à sa victoire et règne dans nos vies tandis que nous attendons son retour glorieux comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Pour conclure

Puisque que *seul* Jésus est la révélation ultime de Dieu et de sa volonté, que *lui seul* est notre intercesseur devant le Père et le *Christ seul* est le Seigneur et le maître de l'Église et du monde, personne d'autre que lui ne mérite notre amour, notre honneur et notre obéissance comme Roi et Sauveur. Comme l'écrivit Ellen White : « Le Christ est au cœur de toute véritable doctrine. Sa Parole et la nature témoignent de la vraie religion. Il est celui vers qui convergent nos espoirs de vie éternelle »[5].

À l'époque de Luther, le magistère de l'Église, le système de messes, le confessionnal, les saints, les indulgences et la hiérarchie papale avaient occulté le Christ comme notre seul médiateur et roi. Grâce à l'œuvre des réformateurs et par le *Solus Christus*, Jésus reçut la place et le mérite qui lui reviennent comme unique Sauveur et médiateur entre Dieu et les hommes. Aujourd'hui, au XXIe siècle, le pluralisme et l'esprit laïc menacent encore de l'éclipser. Par conséquent, aujourd'hui plus que jamais, nous devons donner au Christ la place qui lui revient comme *seul* médiateur entre Dieu et les hommes et comme le *seul* Seigneur de nos vies. Ce faisant, nous pourrons unir nos voix à l'hymne célèbre qui dit : « Ma foi, mon espérance et mon chant sont en Jésus seul. Pierre angulaire, un soutien ferme, inébranlable dans l'affliction. [...] Aucun pouvoir, aucun désir, ne m'éloignera de lui. Jusqu'à ce qu'il revienne, je m'appuierai sur sa puissance ».

1. Stephen Wellum, *Christ Alone* [Le Christ seul], Zondervan, Grand Rapids, Michigan, 2017, p. 19.
2. Jean Calvin, *Commentary on Philipians, Colosians and Thesalonians* [Commentaire sur Philippiens, Colossiens et Thessaloniciens], Baker, Grand Rapids, Michigan, 1993, Colossiens 1.12.
3. Robert Letham, *La obra de Cristo* [L'œuvre du Christ], Andamio, Barcelone, 2013, p. 25.
4. *Ibid.*, p. 113.
5. *Conseils aux éducateurs, aux parents et aux étudiants,* « La Bible et l'éducation », p. 365.

Que peut faire votre église pour que les enfants veuillent y revenir, chaque sabbat ?

Lisez cet ouvrage intéressant qui enseigne comment créer des programmes et organiser des églises qui comblent les besoins physiques, sociaux et spirituels des enfants.

Disponible dans votre librairie IADPA la plus proche.

IADPA Bookstore

« Soli Deo gloria »

Héctor Martín

Soli Deo Gloria — à Dieu seul soit la gloire — est le résultat naturel des quatre « *Solas* » qui caractérisaient la Réforme protestante et ses enseignements sur le salut. Le psalmiste David déclare qu'« À l'Éternel est le salut ! » (Psaume 3.9). Par conséquent, les réformateurs exprimèrent sans difficulté que seule la Parole de Dieu nous communique la vraie doctrine du salut (*Sola Scriptura)* ; que seul le Christ a fait tout le nécessaire pour le salut (*Solus Christus*) ; que nous n'obtenons ce salut que par la grâce de Dieu (*Sola gratia*) ; et que cette dernière n'est reçue d'aucun autre instrument que de la main vide de la foi (*Sola fide*). Or, si tout ce travail n'appartient qu'au Seigneur, alors toute la louange qui surgit à la suite de ce salut n'appartient qu'à lui seul.

Geerhardus Vos, théologien réformé reconnu, déclare que l'idée fondamentale de la théologie réformée qui ouvrit les riches trésors des Écritures fut la prééminence de la gloire de Dieu[1]. L'essence du *pactum salutis* (alliance du salut) est, par conséquent, qu'il ne commence pas avec l'homme, mais avec Dieu, et c'est ce qui distingue la tradition réformée. Selon Vos, « Dieu n'existe pas à cause de l'homme, mais l'homme existe à cause de Dieu. C'est ce qui est écrit à l'entrée du temple de la théologie réformée »[2]. Selon Berkhof, Dieu est à l'origine du plan de la rédemption[3]. Par conséquent, lorsque nous commençons l'étude des cinq *Solas*, nous devons toujours garder à l'esprit ce fait : Dieu proposant de se glorifier en sauvant les pécheurs par la grâce *seule*, par la foi *seule,* en Christ *seul*, selon l'Écriture *seule*.

Cet accent mis sur la sotériologie qui conduit à la doxologie peut s'observer dans plusieurs passages des Écritures. L'un des exemples les plus clairs est Romains 11. Après avoir établi le principe selon lequel l'élection est par grâce, sans tenir compte des œuvres (11. 5,6), Paul conclut que Dieu « a enfermé tous les hommes », aussi bien les Juifs que les païens « dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous » (11.32). Cette conclusion est si surprenante que Paul éclate en louanges face à la profondeur de la sagesse et au caractère incompréhensible des voies de Dieu (11.33-35). En conclusion de son éloge, l'apôtre dit : « Tout est de lui, par lui et pour lui ! À lui la gloire dans tous les siècles. Amen ! » (11.36). Voilà le point auquel nous conduit la richesse et la profondeur de la sotériologie de Paul : à une explosion de louanges au Dieu du salut. Cette même attitude sous-tend les exhortations pratiques qui commencent au verset suivant (12.1). Ceux qui sont émerveillés par le plan du salut de Dieu et donc motivés à lui rendre gloire sont prêts à lui donner leurs corps en sacrifices vivants, pour donner toute l'obéissance à l'autorité humaine comme étant instituée par Dieu et vivre en paix avec leurs frères au milieu de l'imperfection et du désaccord.

Paul montre une ligne de pensée similaire dans l'un des passages liés à sa propre expérience du salut. Dans 1 Timothée 1.12-17, l'apôtre rend grâce à Jésus-Christ pour l'avoir transformé de blasphémateur et persécuteur en fidèle ministre. Cela eut lieu par la grâce surabondante de notre Seigneur. Le centre de la confession de Paul est « la parole certaine et digne » que « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver des pécheurs ». Cette déclaration inclut Paul comme le premier de ceux qu'il sauva pour servir d'exemple aux autres. Si Dieu sauva Paul, il n'y a aucune raison de douter qu'il puisse aussi sauver tous ceux qui croient. Cette démonstration de grâce entraîne

Héctor Martín est professeur de Nouveau Testament au Séminaire de théologie adventiste au Venezuela.

Faites-nous part de votre opinion sur cet article en écrivant à : ministerio@iadpa.org

encore de la louange : « Au Roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, honneur et gloire aux siècles des siècles ! Amen ! » (v. 17).

Cette explosion doxologique au début de la lettre est suivie d'une autre à la fin de celle-ci. Ici, l'apôtre parle du Christ, « le bienheureux et seul Souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu, ni ne peut voir : à lui, honneur et puissance éternelle ! Amen ! » (1 Timothée 6.5-16).

À ce stade, nous pouvons tirer cinq observations concernant *Soli Deo Gloria*. Tout d'abord, lorsque l'on compare les louanges de 1 Timothée 1 et 6, il est clair que lorsque l'apôtre donne gloire à Dieu *seul*, cela n'exclut nullement le Christ. L'adoration qu'il adresse à Dieu au chapitre 1er, il l'adresse au Christ au chapitre 6. Il en résulte que le Christ a la même nature de divinité et reçoit donc la même gloire que le Père.

Deuxièmement, le résultat naturel du salut consiste à donner gloire à Dieu et cela est, en même temps, l'objectif principal du salut. Cette idée est clairement exprimée dans la lettre de Paul aux Éphésiens. L'élection pour le salut est « pour célébrer la gloire de sa grâce » (Éphésiens 1.6). L'objet de la volonté de Dieu pour tous ceux qui espèrent en Christ est qu'ils servent à « célébrer sa gloire » (1.12). Le scellement du Saint-Esprit est, de même, « pour célébrer sa gloire » (1.14). La motivation de Dieu pour sauver les hommes est la grâce ; le résultat est sa propre gloire.

Troisièmement, il existe donc un lien intime entre notre salut et la gloire de Dieu. Ces deux éléments ne sont pas en compétition l'un avec l'autre. En raison de la chute, l'homme ne glorifie pas Dieu ou ne se réjouit pas en lui volontairement. Le salut restaure les deux. Dieu reçoit la gloire pour sauver les pécheurs et ils commencent à se réjouir dans l'immensité de la grâce souveraine de Dieu.

Quatrièmement, ce qui est dit précédemment ne devrait pas occulter le fait que dans un certain sens, la gloire de Dieu est plus rayonnante et globale que le salut. Dans Apocalypse 4 et 5 sont présentés deux services d'adoration céleste. Le premier donne « la gloire, l'honneur et la puissance » à Dieu pour la création (4.11). Le deuxième loue l'Agneau pour son œuvre rédemptrice (5.9-10). Ainsi, les bases pour glorifier Dieu vont au-delà de la rédemption et deviennent aussi vastes qu'il l'est, lui, en tant qu'Être parfait.

Cinquièmement. Dieu est digne de gloire, avant et en dehors du salut. La gloire de Dieu est au-dessus du salut de l'humanité. Ceux qui expérimentent le salut, ceux qui glorifient volontairement Dieu ne doivent pas faire de la bonté humaine une idole.

Enfin, les « *Solas* » de la Réforme remettent l'humanité à sa place. Nous ne connaissons pas Dieu en dehors de son autorévélation (*Sola Scriptura*). Nous ne possédons ni le pouvoir (*Sola gratia*) ni la capacité (*Sola Fide*) de nous sauver, mais le Christ doit tout faire pour nous et à notre place (*Solus Christus*). Nous n'avons pour base sur laquelle réclamer les avantages de l'œuvre du Christ que la bonté de Dieu. Même si nous recevons le Christ librement et volontairement offert dans l'Évangile, nous ne donnons rien en retour. Les quatre premiers « *Solas* » soulignent la pauvreté radicale de l'humanité déchue devant la création et la rédemption divines.

À la fin de son discours devant la Diète de Worms, Luther a dit: « Me voici ... »[4]. À la fin de notre étude de ces cinq postulats de la Réforme, nous pouvons dire : « Me voici ». Le dernier « *Sola* » nous rappelle où nous sommes. Nous ne sommes pas le centre de l'univers, Dieu, oui. Il nous dit : « C'est moi, moi qui efface tes crimes pour l'amour de moi » (Ésaïe 43. 25). Même dans le salut, nous ne sommes pas le centre. Dieu sera glorifié et exalté par le salut des pécheurs qui savent qu'ils ne peuvent contribuer en rien à leur propre salut. Donc, aujourd'hui, vous et moi, nous pouvons nous unir au Psalmiste et chanter : « Non pas à nous, Éternel, non pas à nous, mais à ton nom donne gloire, à cause de ta bienveillance, à cause de ta vérité ! » (Psaume 115. 1).

---

1. Geerhardus Vos, *The Doctrine of the Covenant in Reformed Theology* [La doctrine de l'alliance dans la théologie réformée], *in* Richard B. Gaffin Jr., *Redemptive History and Biblical Interpretation: The Shorter Writings of Geerhardus Vos* [Histoire de la rédemption et interpretation biblique : Les écrits plus courts de Geerhardus Vos], Presbyterian and Reformed, Phillipsbury, New Jersey, 1980, p. 234-67.
2. Geerhardus Vos, *op. cit.*, p. 242.
3. Louis Berkhof, *Systematic Theology* [Théologie systématique], Eerdmans, Grand Rapids, Michigan, 1932, p. 293.
4. Ellen G. White, *La tragédie des siècles*, éditions IADPA, Doral, Floride, 2012, chap. 8, p. 143.

HÉRITIERS DE LA RÉFORME

Francesc X. Gelabert

Il ne suffit pas de *se considérer* comme héritier de la Réforme pour en être un enfant légitime. Demandons-nous avant de commencer : qui les *pères* de la Réforme considéraient-ils comme leurs *enfants* ? Tous ceux qui connaissent la bibliographie des deux indiscutables pères de la Réforme ne peuvent ignorer que ni Martin Luther, ni Jean Calvin ne purent admettre les « baptistes » comme coreligionnaires de leur époque ; ils les qualifiaient péjorativement d'« anabaptiste », c'est-à-dire de « rebaptiseurs » parce qu'ils baptisaient les adultes qui se convertissaient, même s'ils avaient été récemment baptisés dans une église réformée.

Sommes-nous protestants, nous les adventistes ?

Nous ne devons pas oublier que les pionniers adventistes venaient tous d'églises protestantes. Ellen G. White dit de son propre baptême, qui eut lieu le 26 juin 1842 :

> « Quoique jeune, il m'était impossible de voir que les Écritures autorisaient une autre façon de se baptiser que par immersion. [...] Ils tentèrent en vain de me convaincre que le baptême par aspersion était également biblique. Le pasteur méthodiste accepta de baptiser les candidats par immersion. [...] Nous étions douze catéchumènes, et allâmes en mer pour nous faire baptiser. [...] En sortant de l'eau [...] la puissance du Seigneur se posa sur moi. [...] Le même jour, dans l'après-midi je fus officiellement admise au sein de l'Église méthodiste »[1].

Quand vingt et un ans plus tard, l'Église adventiste du septième jour fut organisée, et même par la suite, personne n'aurait eu l'idée de rebaptiser Ellen White, ni aucun des pionniers.

Beaucoup d'entre nous ont eu l'occasion de voter pour l'admission dans notre congrégation, par « profession de foi », et sans besoin de nouveau baptême, des frères de diverses églises de confessions protestantes où le baptême des adultes par immersion est pratiqué. La pratique constante de notre dénomination a toujours été de considérer qu'avec les protestants « baptistes » (dans le sens de pratiquants du baptême par immersion, bien que ce qualificatif ne figure pas dans le nom de leur Église), nous partageons l'essence du christianisme. En d'autres termes, avec tous les chrétiens qui acceptent le baptême du Nouveau Testament (par immersion pour les adultes), nous sommes unis par « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême » ; il est donc évident que nous acceptons implicitement que nous faisons partie du même corps et que nous sommes guidés par le même Esprit (voir Éphésiens 4.4,5).

Et qu'est-ce qu'être protestant ?

Dans un livre qui illustre parfaitement ce qu'est essentiellement le protestantisme, José Grau déclare ce qui suit :

Francesc X. Gelabert, vice-président Éditorial aux éditions IADPA,
a une licence en philologie romane de l'Université Complutense de Madrid.

Faites-nous part de votre opinion sur cet article
en écrivant à : ministerio@iadpa.org

> « La triple devise *Sola Scriptura*, *Sola Gratia*, *Sola Fide* fut la raison d'être de la Réforme. C'est aussi notre raison d'être. Si nous voulons nous comprendre, nous devrons nous comprendre à la lumière de ce triple principe »[2].

Ecclesia reformata semper reformanda[Église réformée, à réformer sans cesse] fut, dès le début, une autre grande devise protestante. Les réformateurs ne prétendirent en aucune façon, du moins en théorie, que leur travail soit un aboutissement, comme certains protestants trop formalistes le prétendent aujourd'hui, mais plutôt une première étape dans la redécouverte des vérités de l'Évangile.

Voyons ce qui, en pleine dictature franquiste en Espagne, était considéré comme la « Confession de foi », commune à toutes les dénominations évangéliques, qu'il fallait accepter pour appartenir à la Commission de Défense Évangélique, et recevoir une assistance juridique en matière de liberté religieuse :

« I. La souveraineté et la grâce de Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit dans la création, la providence, la révélation, la rédemption et le jugement final.

II. L'inspiration divine des Saintes Écritures et, par conséquent, son entière véracité et son autorité suprême dans tous les domaines de la foi et du comportement.

III. Le péché universel et la culpabilité de l'homme déchu, qui le place sous la colère et la condamnation de Dieu.

IV. Le sacrifice de substitution du Fils de Dieu incarné comme unique base toute suffisante pour la rédemption de la culpabilité et de la puissance du péché et de ses conséquences éternelles.

V. La justification du pécheur uniquement à travers la grâce de Dieu par la foi en Christ crucifié et ressuscité d'entre les morts.

VI. L'œuvre de Dieu par le Saint-Esprit qui illumine, régénère, demeure dans le croyant et le sanctifie.

VII. Le sacerdoce de tous les croyants qui, dans l'unité du Saint-Esprit, forment l'Église universelle, le Corps dont le Christ est la tête, et qui sont engagés par le commandement de leur Seigneur à la proclamation de l'Évangile dans le monde entier.

VIII. L'attente du retour visible du Seigneur Jésus-Christ, en puissance et en gloire, la résurrection des morts et la consommation du Royaume de Dieu ».

Il est évident que les adventistes du septième jour acceptent ces principes sans hésiter. Or, nos doctrines distinctives correspondent-elles vraiment au schéma de base du protestantisme ? Nous en analyserons quelques-unes.

Le retour de Jésus

Nous, ainsi que les pères de la Réforme, devons continuer à considérer comme l'espérance suprême du chrétien la seconde venue du Christ, cette fois en gloire et majesté.

> « Luther croyait vraiment que la fin était proche [...]. Il voyait que le dernier jour de l'empire était proche et que son jour de salut approchait. Quatre siècles plus tard, il est difficile d'imaginer que Luther, ce moteur immense d'activité, attendait vraiment la fin du monde, l'effondrement des gouvernements rongés par la chute conséquente d'un gouvernement immoral, et la venue du Christ pour mettre fin aux événements. Cependant, peut-être était-ce l'élément le plus fort de sa pensée à ce moment-là »[3].

Et Calvin, dans son oeuvre principale, s'exprime très clairement :

> « À juste titre, il s'engage par la foi, à considérer cette présence visible, qu'il manifestera au dernier jour. Parce qu'il descendra de manière visible comme on le vit monter (voir Actes 1.11), et sera vu de tous dans la majesté ineffable de son royaume, entouré par la lueur de son immortalité, avec la puissance immense de sa divinité, et accompagné de beaucoup d'anges (voir Matthieu 24.30) »[4].

La loi et le sabbat

La défense claire de la loi que firent les pères de la Réforme put paraître surprenante à beaucoup de protestants antinomistes.

> « [Luther] établit une distinction entre les dix commandements et les exigences de la loi cérémonielle. Cette dernière fait référence au péché qui n'existe pas vraiment par droit, mais que

> "La loi des dix commandements est la force du péché, car elle crée la connaissance de celui-ci" (« *Sobre la epístola a los Hebreos* » [Sur l'épître aux Hébreux], IX, 15ss, WA 57, 211, 9ss) »[5].
>
> « Luther savait [...] *que ne pas mesurer et apprécier toute la valeur et l'autorité de la loi comme une partie de l'Évangile*, ainsi que par sa sanction morale obligatoire, *c'était perdre la force de l'Évangile*, comme Luther le comprenait et le prêchait. [...] La relation vivante entre la loi et l'Évangile est un équilibre très délicat. Certains hommes s'accrochent à la loi et perdent l'Évangile ; d'autres, arrivent à intoxiquer avec l'Évangile et méprisent la loi ; mais *l'Évangile est organiquement lié à la loi*, à la fois historiquement et existentiellement, et aussi l'Évangile et la loi subissent des dommages si ces deux éléments indispensables sont séparés »[6].

Pour nous donner une idée du concept de Calvin sur la loi, il suffit de voir quelques titres des différentes sections du livre II, chapitre VII *The Institute of the Christian Religion* [L'institution de la religion chrétienne] *:*

> « 1. La religion mosaïque, fondée sur l'alliance de la grâce, visait Jésus-Christ. — 2. La loi morale et rituelle était un pédagogue qui conduisait au Christ. Les trois utilisations de la loi morale. — 14. En Christ était abolie la malédiction de la loi, *pro la obediencia permanece.* — 16. Ses cérémonies sont abolies dans leur utilisation, parce que le Christ a réalisé tous leurs effets. — 17. Pour saint Paul, la loi rituelle a cessé ; mais *la loi morale demeure* » (c'est nous qui soulignons).

Même si aucun des grands réformateurs n'a observé le septième jour de la semaine, et même si le *Sabbath* a toujours été identifié au dimanche, on ne peut nier la valeur de ces affirmations :

> « *Rien ne nous est autant demandé par le Seigneur que l'observance religieuse du sabbat*, c'est-à-dire, que nous nous reposions des travaux ; et rien n'est plus difficile que d'obtenir de nous que nous laissions de côté nos travaux pour donner la juste place à ceux de Dieu »[7].

Si ceux qui gardent le sabbat ne sont pas de vrais chrétiens, il faudra alors donner raison aux catholiques et admettre une autorité extrabiblique et supérieure à l'Écriture...

Lorsqu'ils abordent la question du deuxième commandement du Décalogue, retiré des catéchismes catholiques, les protestants affirment :

> « Les chrétiens évangéliques n'ont pas d'images à utiliser dans le culte parce que nous comprenons qu'il s'agit d'une interdiction explicite de Dieu. Le second commandement dit : "Tu ne te feras pas de statue, ni de représentation quelconque de ce qui est en haut dans le ciel. […] Tu ne te prosterneras pas devant elles, et tu ne leur rendras pas de culte" (Ex. 20.4,5). "L'Éternel vous a parlé du milieu du feu ; vous avez entendu le son des paroles, mais vous n'avez point vu de figure […] de peur que vous ne vous corrompiez et que vous ne vous fassiez une statue, une représentation de quelque effigie sur le modèle d'un homme ou d'une femme" (Deutéronome 4.12-16 ; *cf.* Ésaïe 42.8) »[8].

Si pour rejeter le culte romain des images les protestants doivent s'appuyer sur *le contenu* du deuxième commandement, *pourquoi ne s'attachent-ils pas au quatrième ?*

Et si la suppression des images *préconisée par Ésaïe est valable* pour le croyant aujourd'hui, comment pourrait-il en être autrement ? Comment comprendre que ce qu'il dit sur la nécessité de la sanctification du sabbat ne serait pas également obligatoire ? Sabbat qui, selon le prophète, restera en vigueur même sur la nouvelle terre ? (Voir Ésaïe 56.4,5 ; Ésaïe 58.13,14 ; 66.23 ; voir Néhémie 15.13-22 ; Jérémie 17.20-27, etc.)

Après tout cela, il serait inutile de préciser à nos frères évangéliques que les adventistes ne sont pas sauvés parce qu'ils gardent le sabbat ; mais nous le gardons parce que nous sommes sauvés. Il n'est pas non plus nécessaire de préciser que nous n'avons jamais cru que celui qui garde le dimanche ou un autre jour, ou aucun, et le fait en étant convaincu d'accomplir la volonté divine, serait exclu du salut.

L'immortalité conditionnelle

L'un des théologiens protestants les plus reconnus du XXe siècle dit très clairement :

> « Posez à un chrétien, protestant ou catholique, intellectuel ou non, la question suivante : Qu'enseigne le Nouveau Testament sur le sort individuel de l'homme après la mort ? À très peu d'exceptions près, vous aurez toujours la même réponse : *l'immortalité de l'âme*. Et pourtant, cette opinion, aussi répandue qu'elle soit, *est une des erreurs les plus graves concernant le christianisme*. Il est inutile de vouloir passer le fait sous silence ou le couvrir *avec des interprétations arbitraires qui violent le texte* »[9].

De nombreux protestants, qui veulent libérer leurs doctrines de l'influence néo-platonicienne et revenir à la Bible comme la seule règle de foi et de conduite, réalisent peu à peu que cette idée si adventiste selon laquelle l'immortalité de l'âme est la grande tentation et la grande déviation de la vérité divine, depuis que le serpent affirma en Éden « *Vous ne mourrez pas* », est justifiée.

Donc aujourd'hui, rares seraient probablement les protestants, et même les catholiques, qui répondraient : « *L'immortalité de l'âme* » à la question formulée par Cullmann voilà plus d'un quart de siècle. Les conclusions des théologiens, bien que très lentement, imprègnent donc les milieux chrétiens les plus consciencieux et engagés.

Même s'il ne prétendait pas éliminer d'un seul coup toutes les erreurs philosophiques païennes qui s'étaient introduites dans le christianisme, Luther lui-même finit par réaliser que la doctrine de l'immortalité innée n'était absolument pas biblique et la classa, avec sa véhémence proverbiale, et ce langage d'autrefois si dur, parmi les « *fables monstrueuses qui font partie du fumier romain* » (E. Petavel, *Le problème de l'immortalité*, vol. 2, p. 77) »[10].

Partout il y a des gens qui sont plus royalistes que le roi... ou plus « luthériens » que Luther, dans ce cas.

Le sanctuaire céleste

La doctrine du sanctuaire n'est pas seulement celle du jugement, à laquelle parfois les adventistes semblent la réduire. Il s'agit, d'abord et avant tout, de la démonstration du plan du salut dans toute sa grandeur et son intégrité, comme cela est démontré dans Romains 8.34, où l'œuvre du salut complet est présentée : « Le Christ-Jésus est celui qui est *mort* ; bien plus, il est *ressuscité*, il est à la droite de Dieu, et *il intercède pour nous* ».

Et bien que la doctrine du sanctuaire céleste et du jugement soit sans doute la *doctrine distinctive* de l'adventisme, aucun lecteur attentif de l'Écriture n'osera dire que ce n'est pas biblique car il n'y a aucune autre doctrine à laquelle est consacré presque tout un livre : l'épître aux Hébreux.

La doctrine essentielle du protestantisme historique, selon laquelle le sacrifice du Christ a été unique et suffisant (Hébreux 7.27), se trouve gravement mutilée et déformée si on n'accepte pas que toute l'épître aux Hébreux a été écrite pour montrer qu'en plus d'être l'Agneau, il fut le grand prêtre du véritable sanctuaire « dressé par le Seigneur et non par un homme » qui « *n'est pas construit par la main de l'homme, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création* » (Hébreux 8.1-5 ; 9.11,12).

Encore une fois, nous voyons que l'adventisme a fait germer la graine que la Réforme avait plantée, mais certains soi-disant réformés entravent son développement avec de nouveaux — ou pas si nouveaux — magistères ou traditions qui ne sont en accord ni avec l'esprit, ni avec la lettre de l'Écriture.

Quand nous nous connaissons, nous nous comprenons

Parfois, les adventistes sont tristes et même contrariés lorsque certains frères d'autres religions les rejettent et les méprisent, les qualifiant de sectaires.

Heureusement, beaucoup aujourd'hui nous considèrent sans aucune réticence, comme des frères, même s'ils ne partagent pas et même critiquent nos positions doctrinales. Un bon représentant de ces frères qui, nous connaissant très bien, ne nient pas notre « pedigrée protestant », a été Geoffrey J. Paxton, théologien épiscopal australien qui, dans son livre *El zarandeo del adventisme* [L'adventisme ébranlé], publié par la Casa Bautista de Publicaciones [maison d'édition baptiste], dans le chapitre intitulé « Les adventistes héritiers de la Réforme », s'exprime ainsi :

> « L'idée selon laquelle l'adventisme ne serait guère mieux qu'une secte non chrétienne *ne résiste pas à une enquête approfondie* ; les adventistes croient en la Sainte Trinité, en la divinité du Christ, en la naissance virginale, en la vie sans péché du Christ et en son sacrifice expiatoire sur la Croix, en sa résurrection corporelle et son ascension à la droite du Père. Ce n'est certes pas là le credo d'une secte non chrétienne. De plus, les adventistes croient au salut par grâce au moyen de la foi seule avec autant de ferveur que la plupart des évangéliques ; ils croient en la sanctification par l'action intérieure du Saint-Esprit, et au prochain retour de Jésus en puissance et en gloire. On entend parfois dire que les adventistes *enseignent le salut par l'observation du sabbat*, mais *je n'ai jamais entendu un seul d'entre eux dire une telle chose*. Les adventistes ne croient pas davantage être acceptés par Dieu parce qu'ils observent le sabbat que parce qu'ils sont monogames » (p. 10).

Paxton comprend que les adventistes se sentent héritiers légitimes de la Réforme, et il a écrit :

> « Les adventistes *s'estiment* héritiers de la Réforme, ils se considèrent *comme de vrais protestants.* Alors que bien d'autres chrétiens refusent l'héritage du XVIe siècle, les adventistes au contraire sont fiers d'appartenir à une tradition protestante » (*Ibid.*, p. 11, c'est nous qui soulignons).

Quelques conclusions

La première conclusion, qui me semble évidente, est que la façon dont les autres nous considèrent importe peu, parce que *nous nous estimons* – sans prétention, ni orgueil et sans complexes – *héritiers légitimes* de la Réforme, et *notre mission est de maintenir cette dernière, de la développer et de l'achever.*

Nous ne pourrions pas mieux le dire que l'Esprit de prophétie :

> « Les réformateurs dont les protestations leur ont valu le nom de protestants, se sont sentis poussés à diffuser la lumière de l'Évangile dans le monde. Dans cette intention, ils ne craignaient pas de sacrifier leurs biens, leur liberté et même leur vie; et malgré la persécution et la mort, l'Évangile était proclamé au près et au loin. La Parole de Dieu était annoncée aux riches, aux pauvres, aux humbles et aux grands, aux savants et aux ignorants. Veuille Dieu nous aider, alors que nous approchons de la fin de toutes choses, à être aussi fidèles à notre mission que les premiers réformateurs ! »[11].

Et précisément parce que nous nous considérons comme le mouvement qui doit terminer l'œuvre commencée par les réformateurs, nous aspirons à *l'unité d'action avec tous les chrétiens qui placent sans réticence et de manière indéfectible la Bible au-dessus de tout enseignement humain* individuel ou collectif.

Et justement, en plaçant la Parole infaillible et toute-puissante au-dessus de toute parole humaine, aussi haut placé que puisse être celui qui la prononce, *nous ne pouvons renoncer à aucune des vérités bibliques* auxquelles l'illumination du Saint-Esprit nous a conduits en tant que peuple.

Puisque nous nous sentons véritablement protestants, et convaincus de la nécessité de maintenir le slogan de la réforme *Sola Scriptura, Sola Fide, Sola Gratia, Soli Deo gloria, Solus Christus,* nous ne voulons pas cesser de l'être. *Nous ne pouvons pas cesser de l'être !*

---

1. Ellen G. White, *Life Sketches of Ellen G. White,* Pacific Press® Publishing Association, Mountain View, California, 1915, chap. 2, p. 25.
2. José Grau, *Una respuesta evangélica* [Une réponse évangélique], Barcelone, 197, Ediciones Evangélicas Europeas, 3e éd., p. 167.
3. James Atkinson, *Lutero y el nacimiento del protestantismo* [Luther et la naissance du protestantisme], Madrid, 1981, Alianza Editorial, El Libro de Bolsillo n° 315, 3e éd., p. 379.
4. Jean Calvin, *The Institute of the Christian Religion* [Institution de la religion chrétienne], livre II, chap. XVI, section 17.
5. Atkinson, *op. cit.* p. 142.
6. *Ibid.*, p. 355,356, *cf.* p. 207, 208, c'est nous qui soulignons.
7. Calvin, *op. cit.,* livre II, chap. III, section 9, (c'est nous qui soulignons).
8. José Grau, *op. cit.* p. 91.
9. Oscar Cullmann, *La inmortalidad del alma o la resurrección de los cuerpos* [L'immortalité de l'âme ou la résurrection des corps], Studium, Madrid, 1970, p. 15 ; également publié dans le recueil *Del Evangelio a la formación de la teología cristiana* [De l'Évangile à la formation de la théologie chrétienne], Sígueme, Salamanque, 1972, p. 233, c'est nous qui soulignons.
10. Ellen G. White, *La tragédie des siècles,* éditions IADPA, Doral, Floride, 2012, chap. 40, p. 605, c'est nous qui soulignons.
11. Ellen G. White, *Prophètes et Rois*, chap. 51, p. 476.

Si vous, ou quelqu'un
que vous connaissez, souffrez :
de mauvaise humeur
de mélancolie,
de désespoir
d'amertume...
Vous aurez beaucoup à gagner
en lisant ce livre !
Idéal pour
les séminaires
et les petits groupes.
Enfin heureux !
Happiness at the Door
How to Stop Being Addicted to Unhappiness
Estoy aquí para ser feliz
Carol Cannon
Carol Cannon
Carol Cannon
Obtenez-le dans votre librairie IADPA la plus proche.
IADPA
Bookstore

Le tome 3 de cette excellente collection est enfin à votre disposition !

Manuscrits inédits, tome 3,
un livre qui ne peut pas manquer
dans votre bibliothèque.

Il fournit en un livre, du matériel jusque-là encore inédit, provenant des manuscrits et des lettres d'Ellen White. Il regorge d'instructions et de conseils sur la direction de l'œuvre de l'Église et l'évangélisation, ainsi que des témoignages et des lettres personnelles remplis d'informations intéressantes.

IADPA Bookstore

Obtenez-le aujourd'hui même
dans votre librairie IADPA la plus proche !